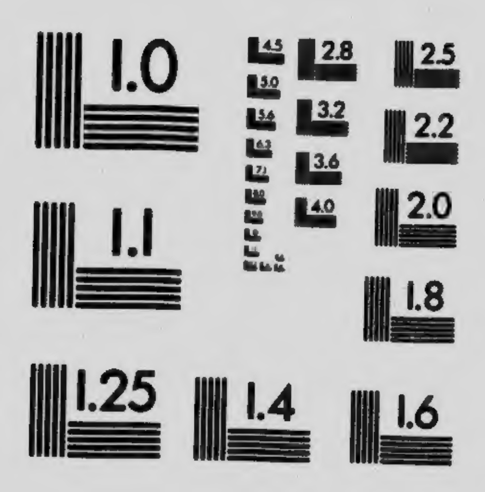
| |
|---|
| 3 |

| |
|---|
| 1 |
| 2 |
| 3 |

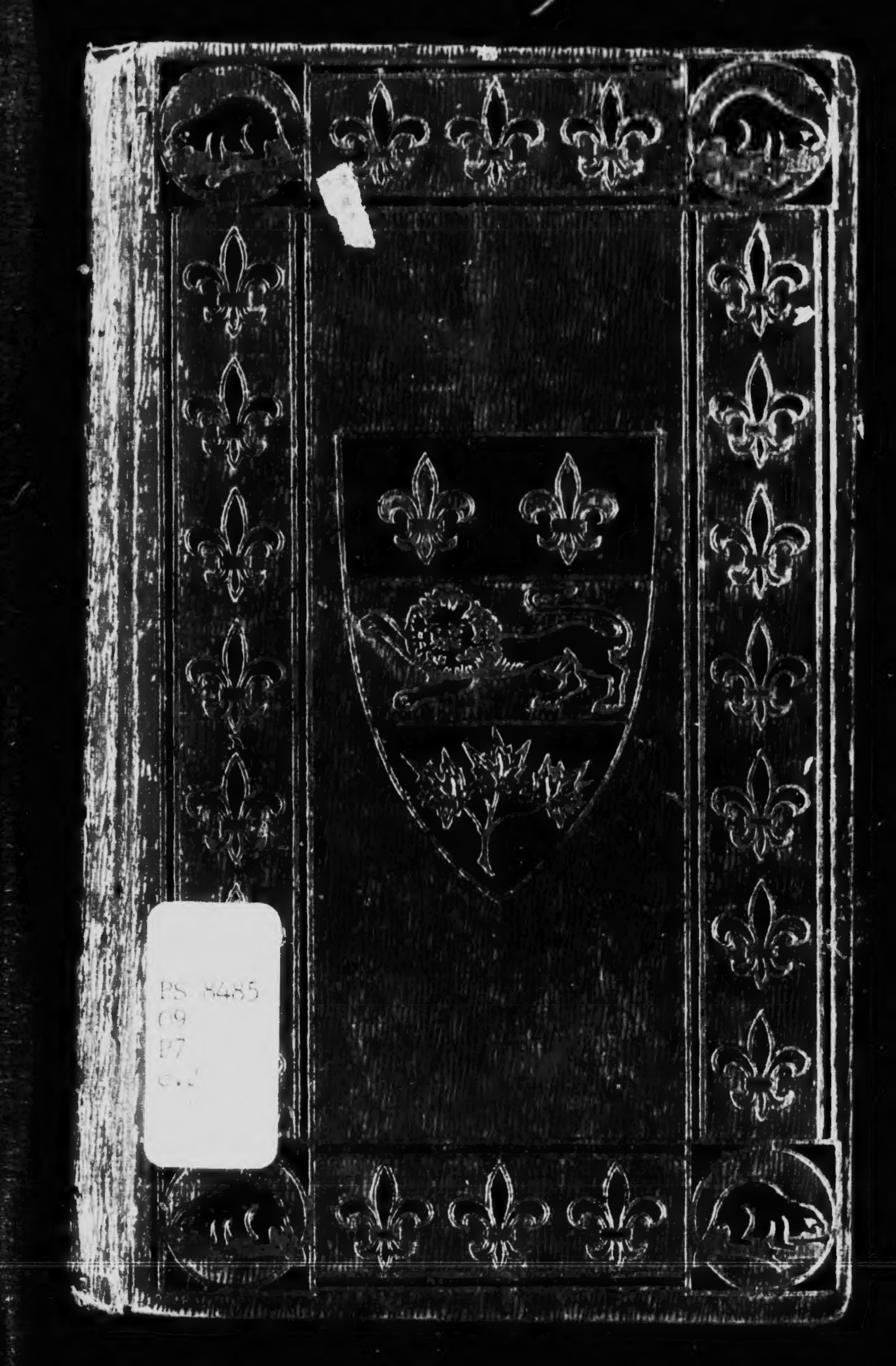
| | |
|---|---|
| 2 | 3 |
| 5 | 6 |

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE



COLLECTION DOLLARD

N 310 B.

# PROPOS RUSTIQUES

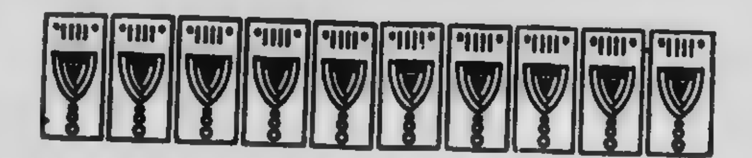
ABBÉ CAMILLE ROY
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

---

# PROPOS RUSTIQUES



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, Rue St Jacques
1913



# LE VIEUX HANGAR

Je n'aime pas les maisons neuves :
Leur visage est indifférent.
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.
(Sully Prudhomme)

« Pourquoi donc ne reviennent-ils pas?... Quatre mois sont passés, et ma porte est restée close et mon seuil inviolé. Peut-être je n'abriterai plus leur joie et leur vie »...

Ainsi pensait, sous le front détérioré de son vieux toit, un vieux hangar. Et il s'attristait de penser ces choses : et la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre qui enveloppait ses larges pans et faisait briller ses fenêtres, donnait à ses réflexions plus de regrets et plus de mélancolie.

Il se sentait mourir comme toutes les choses que l'automne a flétries, comme la tige grêle de houblon qui languissait maintenant sur sa façade, comme les longues herbes jaunies qui avaient poussé à travers les pierres de son solage. Et parce qu'il se sentait mourir, toutes les tristesses de la nature le faisaient rêveur et désolé.

Depuis que juin avait ramené la saison chaude, il attendait les hôtes qui chaque année venaient se réfugier en lui, l'animer et l'égayer. Et voici que pour la première fois depuis plus de cinquante ans, il était resté vide, et solitaire. Il ne pouvait en son cerveau de poutres et d'entraits s'expliquer un tel abandon, un pareil délaissement. Aussi le vieux hangar était-il bien triste dans la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.



Savez-vous bien, d'ailleurs, ce que

c'est qu'un vieux hangar ? et quels souvenirs il enferme ? et quelle place très large il tient et il occupe dans la vie de nos braves habitants ?

Le hangar, n'en déplaise à tous les dictionnaires, et le lexique franco-canadien que prépare et publie la Société du Parler français devra tenir compte de cette acception, c'est le « cottage », le chalet ou la maison de campagne du cultivateur. C'est dans cette originale et fraîche demeure qu'il va passer la belle saison, et qu'il fait sa villégiature.

A la campagne, voyez-vous, dès que le soleil recommence la fête de la nature, et que la prairie est bien verte dès que les pommiers fleurissent et que les oiseaux sont revenus chanter sur les toits, il faut changer de résidence. La maison où l'on a passé l'hiver, et que l'on s'est appliqué à faire chaude et confortable, paraît à l'homme des champs beaucoup trop fermée ; elle lui devient

insupportable, une sorte de quatrième étage où l'on manque d'air, où l'on étouffe et où l'on s'ennuie. Il faut donc en sortir, comme on sort d'une ville pour aller aux plages lointaines et rafraîchissantes. Il faut sortir de cette maison urbaine pour aller habiter la villa champêtre. Et l'on en sort donc, hommes, femmes et enfants,... et l'on s'en va au hangar.

Or, le hangar, — le vieux du moins, — est toujours complètement séparé, détaché de la maison ; il est, à proprement parler, la maison d'en face, et distant de vingt ou trente pas de la maison principale. C'est donc, pour y aller, un long voyage qu'il faut entreprendre, et c'est aussi une promenade que l'on doit recommencer tous les jours. Parce que le hangar ne peut offrir à ses hôtes un logement convenable pour la nuit, on a soin dès le matin de retenir à la maison sa chambre et son lit, où l'on retourne le soir dormir.

Et c'est pourquoi, pendant l'été, le cultivateur est un véritable touriste qui chaque matin se rend à sa maison de campagne, et qui ne se lasse pas de se replonger chaque jour avec délices dans la vie simple et rustique de son chalet.

Là, il ne s'entoure que de ce qui est nécessaire à l'existence. D'ordinaire, l'intérieur du hangar, — du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes, — est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle s'élève la cheminée monumentale, faite de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, s'étale et s'écrase le four où l'on cuit le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le fournil. Autour de cette pièce unique, non lambrissée, et qui laisse voir la char-

pente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berceuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on garde la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel est placée et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche ; au-dessus de la chaudière, suspendue à un clou qui est obliquement planté dans le mur, brille la grande tasse de fer blanc. A côté du four se dresse l'escalier à jour et à pic qui monte au grenier ; plus loin, vers l'arrière, surgit la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale ; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage », et, tout à côté, le rouet que fait ronronner grand'mère ; enfin, dans un coin, au fond, le métier sur lequel pédalent en chantant les filles robustes et joyeuses du logis. Sur les murs non tapissés, entre les chapeaux de paille et les blouses qui sont accrochés à des clous solides, quelques images dévotes, ou des

portraits de personnages très sympathiques que l'on a découpés dans le journal d'hier.

C'est dans ce milieu très modeste, et dans ce décor peu dispendieux que le cultivateur transporte et installe, en été, sa petite famille ; c'est là que tous vont oublier pour un temps la vie presque solennelle, et toutes les féminines exigences qu'après le ménage du printemps on vous impose à la maison.

C'est au hangar que travaillent les femmes pendant que les hommes sont à labourer, à couper les foins ou à moissonner. Le soir, tout le monde se rassemble autour de la grande cheminée, où l'on cause sans feu, sans lampe, ni chandelle, à moins que l'on aime mieux s'asseoir aux fenêtres, ou devant la porte pour respirer le parfum des champs, et compter là haut, voir scintiller et filer les étoiles.

Quand octobre arrive, et fait siffler

le nord-est à travers les planches minces du mur en charpente, on s'attarde encore dans le vieux fournil ; on ne se presse pas de le quitter, et l'on veut jouir des derniers effluves chauds du soleil. Mais alors, le soir, on ferme les portes et les fenêtres pour empêcher l'air trop frais d'entrer, et l'on soupe le visage sous la lampe. Et quand ce dernier repas est fini, et que la vaisselle est bien lavée, on se reforme en groupe autour d'un large panier, ou d'une manne remplie de pieds de fèves ou d'épis de blé d'Inde, et chacun, patiemment, écale ou égrenne avec une attention variée et distraite. On entend, à travers les gais propos et les histoires pour rire, tomber au fond des plats de fer blanc la musique sèche et monotone des grains qui jaillissent et s'échappent des doigts de l'artiste rustique. Et parfois aussi, à travers les fentes du plancher mal ajusté, on entend chanter et

pousser son cri aigu le grillon qui annonce la venue de l'automne.

Quand on a épuisé toute la joie de cette vie libre et peu cérémonieuse ; quand on a donné au vieux hangar de suffisantes preuves d'attachement, quand surtout on y a grelotté pendant une suite de plusieurs jours, on retourne à la maison si bonne, si hospitalière et si chaude ; on y refait le nid des affections familiales, et l'on s'y enferme pour les longs mois d'hiver.

***

Donc, il y avait l'autre jour un vieux hangar qui s'ennuyait beaucoup, et qui s'attristait à mourir pendant que le baignait encore et le réchauffait doucement la tiède et blonde lumière de nos soleils d'octobre.

Que voulez-vous ? Il n'avait pu remarquer, à cause de ses fenêtres et de ses yeux restés fermés, qu'une autre construction s'était élevée en

f... de lui, fraîche et ouverte comme lui, mais plus petite que lui, une « cuisine », comme ils disent maintenant, bourgeoisement et prosaïquement, et qui s'était blottie tout près de la maison, qui s'était collée à ses flancs, qui avait soudé son existence à la sienne, afin de s'assurer davantage ses bonnes grâces, et de supplanter plus sûrement le vieux et pitoyable hangar. Il n'avait donc pu voir cet autre logis, ce rival prétentieux, blanchi d'une première couche de chaux, à la mine neuve et banale, indifférent et insignifiant comme toutes les choses qui n'ont pas d'histoire. Et parce qu'il ne pouvait pas voir, le vieux hangar ne pouvait comprendre, et il se tourmentait donc, et il s'affligeait.

Il s'affligeait, le vieux hangar! Et ceux qui connaissent son histoire savent bien pourquoi il y avait tant de chagrins dans cette âme de hangar. Dans l'âme de ce bon et doux

vieux, il y avait tant de souvenirs ! Il avait été si intimement mêlé à la vie de la famille qui maintenant paraissait le dédaigner ! Et la joie avait si longtemps couru en rires sonores le long de ses poutres noircies, autour des pierres vieilles du foyer, au bord des fenêtres ouvertes, et sous les grands larmiers où nichent les hirondelles.

Vingt berceaux avaient tour à tour, sur son pavé inégal, roulé leurs cadences, et il les avait si tendrement portés ! Et il avait autour d'eux si amoureusement répandu et fait voltiger et flotter l'âme familiale !

Il avait pendant les longues soirées d'été entendu raconter tant de choses, écouter tant de divers propos et gardé tant de confidences. L'histoire de tous ceux-là qu'il avait vus grandir, et hélas ! tour à tour franchir son seuil et s'éloigner, n'était-elle pas aussi son histoire ? Et quand, d'ailleurs, tous ceux-là par-

taient, il savait bien qu'ils reviendraient bientôt, et qu'ils restaient attachés et rivés à son rude foyer par la chaîne d'or des pieuses souvenances. Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bons regards, et qu'il dilatait, jusqu'à la rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunir et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé,

et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger, leur étaient familièrcs, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

C'est sur ce long perron que leurs yeux avides avaient si souvent fouillé la route, regardé la mer, le beau fleuve, large et gris, qui apporte jusqu'au hangar le bruit de ses flots. Assis sur les genoux paternels, que de fois, tout enfants, ils avaient compté du doigt les vaisseaux qui ouvraient au vent du large leurs toiles blanches ! Dans ce temps-là, il en passait par centaines, toutes voiles déployées, et le port de Québec était un grand nid d'où sortaient à tire-d'aile les oiseaux des mers.

Mais ici surtout, dans cette pièce large, nue, vaste, et qui n'eut jamais pour ornements que la vie et la joie

de ses hôtes, ils se souvenaient d'avoir vécu les heures premières et les plus aimées de la vie. Il leur semblait entendre encore les vieux et bruyants refrains qui avaient amusé leur enfance. Les plus petits se revoyaient sauter sur les genoux des plus grands : car c'est tout un peuple de frères qui avait habité sous ce toit, et qui chaque été faisait éclater et chanter sa jeunesse sous le plafond discret du vieux hangar ! Que de récits on avait racontés là, le soir, dans l'ombre transparente sous l'œil d'une mère bonne qui ne se lassait pas de les entendre ! Que de contes on y avait inventés, qui tour à tour égayaient ou terrifiaient les âmes crédules ! Et que de chansons de collège, mêlées aux ballades et aux romances, y avaient jeté vers la nuit leurs gammes légères et sonores !

Et puis, le vieux hangar n'éveillait jamais en la mémoire le rappel de douloureux souvenirs. Il avait si

bien gardé les vies qu'on lui confiait ! N'est-ce pas lui qui, il y a juste quatre années écoulées, fixait à son front des guirlandes et sur son toit des drapeaux, pour célébrer à sa façon cinquante ans de l'union bénie et féconde de ses doux maîtres ? Non! jamais avant le premier mois, si funèbre, de cette année 1905, qui le met lui-même en deuil de sa propre joie, il n'avait vu passer près de son seuil d'autre tombe que celles où l'on endort les petits anges qui vont au ciel !...

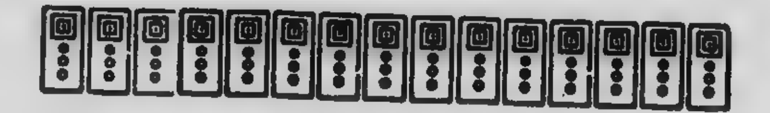


Il fut donc longtemps heureux, le vieux hangar ! Et c'est pourquoi de se sentir pour la première fois abandonné, vide, sans vie, fut pour lui le sujet d'une amère tristesse. Ces délaissements présagent toujours la ruine et la fin prochaines. Les vieilles maisons qui ne peuvent plus servir, croûlent bientôt sous le poids

de leur vétusté, et l'on en fait des fagots qui vont réchauffer d'autres foyers. Et quand s'en vont en fumée bleue les débris des vieilles maisons, c'est tout l'essaim des souvenirs qui s'en échappe et qui revient longtemps errer autour des toits nouveaux.

C'est donc tout cela, c'est l'exil de son âme et de sa joie que pressentait l'autre jour le vieux hangar. Et il avait raison de se tourmenter et de s'affliger, quand pourtant, à cette heure de midi, l'enveloppait encore dans une molle caresse la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.

---



# LE JOURNAL AU FOYER

---

Le journalisme, on l'a bien assez dit, est partout une grande puissance ; c'est une cinquième roue devenue nécessaire au char de l'Etat. On ne peut guère gouverner sans lui, et l'on ne peut, sans lui, préparer ni conquérir l'avenir.

Le journalisme canadien, malgré ses très manifestes imperfections, ne peut donc pas ne pas être lui-même une partie essentielle de notre machine politique.

Il suffit, pour se faire quelque idée de son influence sur l'esprit de nos compatriotes, de voir avec quelle avidité, dans nos villes, au coin des rues, sur les places publiques, on se dispute le dernier numéro que le

petit crieur annonce aux passants. L'ouvrier et le patron, le pauvre et le riche ne peuvent plus se passer, en nos modernes cités, du papier quotidien. On ne veut plus ignorer ce que font au parlement députés et ministres, à quoi ils peuvent consacrer tant de discours ; on veut savoir aussi quels accidents de la rue peuvent chaque jour émouvoir et ébranler notre inquiète sensibilité.

Dans les campagnes de notre province, le journal grossit sans cesse sa clientèle de lecteurs et d'abonnés, et c'est là surtout peut-être qu'il exerce le plus souverainement son empire. Mais il faut, pour se rendre bien compte du respect qu'il y inspire aux pieux et fidèles lecteurs, avoir vécu dans quelqu'une de ces campagnes il y a vingt-cinq ans, et il faut remonter aussi loin que possible dans ses souvenirs d'enfant. Aujourd'hui nous sommes si familiarisés avec cette feuille légère que les

souffles de l'opinion vont partout disperser! Mais alors le journal était beaucoup moins répandu dans les paroisses rurales, et l'on estimait privilégiées les maisons où venait se poser l'intéressante messagère, et l'on ne manquait pas d'y accourir souvent la semaine pour entendre lire ou raconter ce que disait la gazette.

Nous nous souvenons d'un bon vieux voisin, depuis longtemps déjà disparu, qui s'occupait de la chose publique avec autant de zèle que le pouvait faire un athénien contemporain des guerres sacrées. Il s'abstenait rarement, même par les rudes soirées d'hiver, de venir prendre sa place au foyer paternel, près du poêle ronflant où l'on se groupait en cercle pour lire l'évangile politique. Quand le bon vieillard n'était pas là, il manquait à nos joies d'enfant : c'est qu'il était conteur intarissable et qu'il ne se lassait pas de répéter, en mâchonnant son bougon de pipe, les

aventures populaires et quasi héroïques dont il disait avoir été témoin, et auxquelles il mêlait toujours des variantes qui surprenaient et amusaient nos imaginations. Peu à peu, cependant, ces causeries, monotones pour les anciens qui les savaient par cœur, dérivaient vers les choses de la politique, et après plusieurs histoires tant de fois rééditées, l'on ouvrait enfin, pieusement, le journal qui enfermait en ses pages la solution catégorique de tant de problèmes qui s'y trouvaient posés.

Et c'est là, dans ces réunions intimes du soir dont l'enfant n'oublie jamais le souvenir, que l'on apprenait qu'il existe une autre vie que la vie familiale ou paroissiale, plus large et plus mouvementée ; que l'on ouvrait peu à peu le cercle de ses préoccupations, que l'on s'habituait à voir plus loin que les horizons du fleuve ou du coteau voisins, et à reculer son patriotisme jusqu'aux fron-

tières mêmes du pays natal. C'était par le journal, et pour les grands comme pour les petits, la révélation progressive de l'âme elle-même de la patrie, s'exprimant par la bouche des orateurs ou par la plume du journaliste, et emplissant peu à peu notre tête et nos esprits de sa douce et prestigieuse image.

Quels noms illustres frappaient alors nos oreilles ! et quelles gloires se levaient sous nos regards ingénus ! C'étaient nos politiques d'il y a trente ans qui défilaient tous en une procession où nous aurions été bien empêchés de mettre de l'ordre ; et la voix du lecteur soulignait avec emphase ces vocables retentissants : Sir John, Blake, Mackenzie, Chapleau, Joly, Mousseau, Thibault, Fortin, Fradette ! Notre naïveté faisait tous ces personnages immortels ! Les uns nous apparaissaient comme les ouvriers de la fortune et de la gloire nationales ; les autres, ceux

que flétrissait la gazette, comme les artisans de tous nos maux présents et futurs. Nous, les enfants, nous nous inquiétions assez peu de savoir lequel était le plus illustre ou le moins malfaisant, et il suffisait à notre admiration de voir leurs noms courir et voler sur les lèvres des vieillards. Ils grandissaient à nos yeux de tout le prestige que donne la renommée, et nous ne pensons pas que jamais plus tard, dans nos visions d'étudiant, même les pères conscrits de la république romaine aient pris des attitudes plus héroïques.

C'est donc le journal qui initie l'électeur à la vie publique ; c'est lui qui allume et attise toutes les passions politiques du citoyen ; c'est lui qui dicte au peuple ses jugements, et qui lui fait connaître tour à tour les hommes auxquels il faut accorder sa confiance, et ceux auxquels il serait imprudent de commettre la chose de l'Etat.

Et en quelque pays que l'on se transporte, et où que l'on étudie l'action du journal, c'est toujours le même spectacle que l'on observe, et la même conclusion qu'il faut tirer. On a d'ailleurs épuisé déjà toutes les formules laudatives dans lesquelles on a essayé de saisir, et de concentrer, comme pour la faire saillir ensuite et briller d'un plus vif éclat, la gloire du journalisme ; et l'on revient invariablement à cet axiome : le journal est une force, et la plus grande qui soit en nos modernes sociétés.

***

Une chose varie avec les pays et les climats, c'est la qualité du journal. Et dans notre pays neuf, et dans notre climat froid, il ne faut pas s'attendre à rencontrer le journalisme le plus parfait et le plus rempli de vie chaude et féconde. Si l'on excepte les crises électorales

et politiques qui font affluer dans les colonnes du journal des torrents de prose enflammée et criarde, on reconnaîtra volontiers que notre littérature politique, que la littérature des journaux est plutôt indigente, et que trop souvent elle ne se couvre guère d'autres couleurs que du rouge ou du bleu dont le rédacteur a teint son drapeau.

Ajoutons sans tarder, — pour ne pas ameuter contre nous toute la cohorte des journalistes — qu'il y a aujourd'hui en plus d'un bureau de rédaction de louables efforts pour relever vers un idéal plus beau la mission du journalisme canadien. Si, d'ailleurs, la littérature de nos journaux n'est pas toujours aussi parfaite qu'on le pourrait désirer, cela tient à bien des causes indépendantes le plus souvent de la bonne volonté des rédacteurs ; cela tient surtout à une certaine pénurie d'hommes et de moyens dont il faut accuser surtout

peut-être notre pays trop jeune, et nos institutions encore insuffisantes.

Mais il y a une sorte de journalisme que notre inexpérience même ne saurait excuser. C'est le journalisme qui semble vouloir user de tous moyens pour faire sa clientèle nombreuse et payante, qui se livre aux réclames impudentes, qui raconte les immorales turpitudes de la vie quotidienne, qui joint au sérieux le plus grave, le grotesque le plus ridicule. C'est le journalisme à images folles ou stupides, barriolé de je ne sais combien de couleurs, et qu'on appelle le journalisme jaune. Ce journalisme-là est le plus détestable qui soit, et il semble se donner pour mission de corrompre et de gâter le goût des lecteurs.

Certes, le journalisme jaune n'est pas l'expression de ce génie français que nous nous efforçons de maintenir en nos esprits et dans nos traditions littéraires. Le goût français

est surtout fait de mesure, de tact exquis, de dignité, et de simplicité merveilleuse. C'est cela que l'on peut voir encore dans les grands journaux que l'on publie chez nos cousins d'outre-mer, et c'est cela que détruisent peu à peu l'intempérance et l'appétit vulgaire de certains directeurs de nos grands journaux. Et quand ces grands journaux, pour s'illustrer et s'épaissir, multiplient leurs pages de réclames et leurs images baroques, ils ne font que déchoir, et s'abaisser et s'avilir. Il ne suffit pas à leurs directeurs de compter chaque semaine des milliers d'abonnés ou de lecteurs que leur attirent leurs excentricités, pour persuader ceux qui ont quelque souci du bon goût que leur journal bondit de progrès en progrès. Il reste évident et notoire que nos grands journaux à vingt-quatre ou trente-six pages font sourire l'étranger, et n'ajoutent rien à notre gloire littéraire et artistique.

On dira sans doute que les enfants aiment les images, qu'ils attendent avec impatience chaque samedi le retour de Gugusse, de Ladébauche et de Timothée (1), et que le peuple aussi est enfant, et qu'il le faut prendre comme il est. Certes, nous ne nions pas qu'il faille au peuple et aux enfants des images, des gravures, et que le burlesque leur plaît à merveille. Et les journaux humoristiques ont donc leur raison d'être ; et le grotesque peut donc se vendre tant la page en quelques boutiques où l'on peut faire commerce avec ce qu'il y aura toujours en nous de sottise humaine. Mais qu'on laisse bien en leur lieu et place convenables les choses qui intéressent les badauds que nous sommes, et n'allons pas prostituer le bon goût et l'art en mêlant et confondant des genres qui ne doivent jamais aller ensemble. Laissons aux journaux

(1) Personnages grotesques, en ce temps-là popularisés par *la Presse* et *la Patrie*.

pour rire leur programme, et que ceux qui ont l'ambition de développer ici le journalisme convenable, sérieux et vraiment éducateur, aient un plus vif souci de leur dignité. Aussi bien, nos journaux jaunes ne peuvent-ils même se justifier par cette raison que ces images dont ils se couvrent sont dessinées et coloriées avec art, puisque le plus souvent rien n'est plus gauche, ni plus maladroit, ni plus pâteux, ni donc plus propre à pervertir le goût de ceux qui les recherchent et les admirent.

Ces habitudes qu'ont prises et qu'entretiennent quelques-uns de nos journaux canadiens, nous viennent sans doute de ces feuilles américaines où s'étalent souvent, à côté de choses très graves, les plus inconcevables bouffonneries. L'Américain aime ces bouffonneries inattendues, dans le journal comme au théâtre, et cela l'amuse considérablement. Mais nous avons mieux à faire que d'amé-

ricaniser nos arts et notre esprit. Nos voisins nous peuvent donner d'excellentes leçons de vie pratique ; prenons garde pourtant d'oublier à leur contact qui nous sommes, et quelle mission nous, Canadiens français, nous devons ici accomplir.



Il faut rendre à Québec cette justice et cet hommage qu'il a jusqu'ici, et mieux qu'on ne l'a fait ailleurs, résisté aux envahissements du journalisme jaune. Montréal est plus cosmopolite et plus américain que notre vieille capitale, et Montréal est donc davantage aux prises avec le mauvais goût et semble se complaire et s'enfoncer en ses égarements artistiques. N'imitons pas Montréal. Gardons à Québec son cachet de ville française, et que l'âme ancestrale qui s'y est amoureusement réfugiée, se traduise en toutes ses pensées et resplendisse en toutes ses œuvres.



## LEÇONS DES VACANCES

Les vacances ont donc elles aussi leurs leçons ; et elles les donnent, et il faut les subir et les apprendre.

L'écolier qui vient de quitter les bancs de l'école, le pensionnaire qui a échappé aux regards du maître, à la tutelle d'une règle de vie, et qui n'entend plus la cloche annoncer à ses oreilles les ordres du jour, s'imagine peut-être que désormais du moins il sera libre, libre comme l'oiseau des champs, comme l'alouette des grèves, et que ni sa volonté, ni son esprit, ni sa mémoire ne seront pour deux mois obligés de se plier, de se tendre et de se remplir. Les vacances, c'est la saison des longs repos, des flâneries innocentes, des

nonchalances permises, c'est l'heure de la liberté. Et les écoliers s'en vont en vacances comme les papillons aux prairies pour voltiger, butiner, n'obéir qu'aux souffles des brises légères et parfumées. Ils estiment et ils croient que pendant ce temps ils n'auront plus de maîtres ni plus de leçons.

Et pourtant les vacances elles-mêmes sont pour l'esprit des étudiants de très éloquentes maîtresses, et elles lui procurent le plus persuasif des enseignements.



Les vacances sont un repos et elles sont une récompense. Le repos suppose la fatigue, et la récompense est le prix de l'effort. Et l'on ne peut se livrer au repos sans s'inquiéter de savoir si vraiment l'on a travaillé, et l'on ne peut accepter de récompense sans réfléchir et se demander si on l'a bien méritée. D'où il suit

que l'entrée en vacances est pour quelques consciences l'occasion des plus vifs remords, et pour d'autres le motif de la plus saine et de la plus instructive des réjouissances. Il y a des élèves paresseux que torture en ce moment la seule pensée qu'on leur donne deux mois pour se reposer, et qui, précisément parce que les vacances leur sont données pour qu'ils se reposent, se demandent comment ils les pourront bien employer. Dès la sortie du séminaire, du collège, de l'école, ils ont apporté avec eux les données de cet insoluble problème ; leurs premières joies furent traversées de pensées sombres ; le sentiment profond de leur indignité, et l'humiliation que l'on éprouve toujours à recevoir une récompense qui ne nous est pas due, empêchent encore la paix du soir de se poser sur leurs paupières, troublent les nuits trop longues, et les fatiguent à force d'insomnies. Peu à peu sans doute

les larmes répandues et les regrets purifieront leurs âmes d'écoliers, tranquilliseront leurs consciences, et l'expiation douloureuse les fera demain dignes d'eux-mêmes et dignes de leurs vacances. Mais ils auront donc appris des vacances la loi inéluctable du travail, et ne sera-ce pas pour eux la meilleure et la plus utile des leçons ?

Quant à ceux qui ont peiné, qui ont feuilleté et fouillé les livres, qui ont sans faiblesse accompli la tâche de chaque jour, et que la fin de l'année scolaire a surpris penchés sur leur travail, le front abrité sous la main, attentifs et blêmes, ceux-là goûtent le bonheur indicible des devoirs bien remplis ; ils sont joyeux parce qu'ils ont mérité, parce que les vacances ont pour eux tout leur sens, et aussi parce qu'elles leur apportent tous leurs charmes.

Repos et récompense sont des mots dont ils comprennent toute la

consolante signification, et ils vont à loisir les presser, les épuiser, les vider de leur contenu ; ils n'en laisseront que l'écorce et la lettre, bien sûrs qu'à la prochaine saison ils les pourront retrouver encore pleins de sens et de promesses.

Qu'il est heureux l'étudiant qui revient au foyer après une année laborieuse, et qui a utilisé pour le progrès de son esprit tous les sacrifices qu'il a coûtés à ses parents et à sa famille ! Comme il se sent aimé pour avoir bien compris et réalisé une année de sa jeunesse ! Et comme il grandit à ses propres yeux de toute la dignité noble et sérieuse qui l'élève au-dessus de lui-même ! Il éprouve en son âme satisfaite combien le repos est bon et la récompense honorable. Et il aime cette loi de justice dont il peut aujourd'hui bénéficier. Dès les premiers jours de sa vie, il admire ces sages rétributions dont la Providence et les

hommes ont semé nos existences, et qui stimulent et encouragent nos efforts. Et cela l'attache à ceux qui l'entourent, à la société qui l'enveloppe. Il est reconnaissant parce que l'on a respecté ses droits au repos et à la récompense, et il a hâte d'arriver lui aussi à ce moment de sa vie où il pourra autour de lui répandre le bienfait, et faire des heureux.

Pour un tel écolier, les premiers soirs de vacances ont des fraîcheurs suaves et des enivrements qui le grisent des plus douces émotions ; et les premiers soleils libres qui se lèvent sur sa tête d'adolescent ont des sourires qui l'inondent de lumière et de joie. Et toute la nature va lui parler un langage que pendant deux mois il pourra, à merveille, écouter et comprendre.

***

Aussi bien, la nature est-elle, pendant les vacances, la grande maîtres-

se des intelligences, l'éducatrice incomparable que jamais on ne se lasse de fréquenter et d'interroger.

Pendant l'année scolaire, ce sont les livres qui ont le plus appris à l'élève ; c'est eux qu'il a le plus consultés, et c'est à eux qu'il a le plus demandé de réponses aux questions qui se posaient en son esprit studieux. C'est sous la couverture des manuels, des dictionnaires, et des recueils de toutes sortes qu'il trouvait la clef des connaissances humaines, de celles-là du moins dont on voulait meubler son cerveau. Or, le contact des livres, si utile qu'il soit, ne peut être suffisant pour ouvrir tout à fait l'esprit, et lui donner une formation complète. Le point de départ de toutes sciences est dans les choses, et ce sont donc les choses qui peuvent encore mieux que les livres dresser l'entendement, l'avertir et le développer. Aussi, lors même que les livres, l'étude, la réflexion

ont tour à tour aiguisé nos facultés intellectuelles, celles-ci cherchent encore, et aperçoivent surtout dans les choses, et elles en font sortir, et elles en déduisent, les conclusions les plus certaines, les plus personnelles, les plus utiles.

Oh ! sans doute, l'élève qui promène à travers la campagne sa tête de dix-huit ans ne verra pas dans la nature, et dans tout le monde qui s'agite autour de lui, toutes les vérités splendides et tous les problèmes obscurs qu'y pouvaient découvrir Platon ou Kant. Et ce n'est pas, non plus, à de si profondes considérations que la nature et les vacances invitent l'écolier à s'abandonner. Celui-ci n'apercevra le plus souvent, de tant de choses qui s'offrent à son regard, que la fleur et la surface, et il livrera toute son âme aux seules impressions que les spectacles extérieurs peuvent en lui créer et entretenir. Mais cela encore est suf-

fisant pour dilater l'âme de l'enfant et du jeune homme, pour l'attendrir, pour la féconder, pour la rendre meilleure.

Impressions banales, direz-vous, que celles de ce rhétoricien qui, aux heures calmes du soir, se recueille, et se drape dans le manteau de blanche lumière que la lune laisse pendre, traîner sur notre planète, et dont elle touche si doucement les choses ! Rêveries inutiles que ces longs regards qui s'attardent à voir scintiller les étoiles ! Emballement puéril qui consiste à étreindre en une vision enthousiaste et caressante un coin de paysage où la verdure, l'onde des ruisseaux, les arbres, le chant des oiseaux et les harmonies de la brise font à l'œil et à l'oreille une fête aussi vieille que le monde !

Oui, tout cela est bien usé, bien ancien ; tout cela pourtant depuis des siècles enchante les âmes sensibles. Tout cela est toujours aussi

neuf que chaque génération qui arrive à la vie, et que l'existence a pour la première fois placée en face de ces spectacles. Il ne faut donc jamais craindre de s'abandonner à toutes ces joies faciles, et à toutes ces émotions que peuvent en nous éveiller les choses : ces joies et ces émotions nous détachent de nous-mêmes, nous arrachent à notre égoïsme, et nous élèvent au-dessus de nos mesquines et pitoyables préoccupations. Le service utile et précieux qu'elles ont rendu à d'autres, elles nous le peuvent rendre. Ne soyons jamais de ceux qui s'imaginent qu'ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux. Ecoutons à notre tour, et avec une naïve admiration, les leçons de la mer, des montagnes, des rivages, des prés et des fleurs. Ces leçons sont celles de la vie, et elles sont bonnes, et elles communiquent sans cesse à nos âmes cette jeunesse éternelle dont tou-

jours se revêtent et se parent les choses.

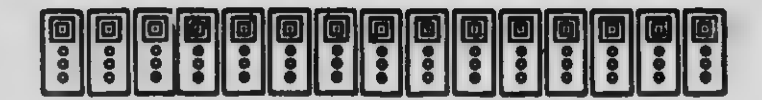
Ces grandes voix de la nature sont celles de Dieu lui-même. Et c'est sans doute ce qui les a faites si puissantes et si irrésistibles. Ces voix sont pures ; ces spectacles sont les plus hautes leçons de morale que l'homme puisse recevoir ; et c'est pourquoi l'homme ne veut guère apercevoir que des symboles dans la blancheur des lys, dans le parfum des fleurs, dans la limpidité des eaux, dans la fraîcheur et le calme des bois, dans la sereine majesté des montagnes. Et il voudrait son âme semblable à ces choses, enveloppée comme elles d'innocence et de beauté,. comme elles n'existant que pour Dieu, et se reposant toujours dans la paix douce et profonde des volontés du ciel.

Et puis, que pour d'autres raisons encore nos écoliers s'approchent de la nature : qu'ils la considèrent et la

fixent pour la bien saisir, la bien aimer, et la bien décrire. Elle est si belle cette nature canadienne que nous connaissons encore si mal ! Combien d'images gracieuses elle peut laisser au fond de l'œil de ce littérateur en herbe qui demain enfoncera les portes de la troisième, ou se présentera sur le seuil des belles-lettres. Chaque étudiant peut trouver dans sa paroisse, dans le milieu champêtre où s'écoule le temps des vacances, des tableaux que sa plume peut essayer de peindre et de reproduire en vives couleurs ! Et s'il s'y essaie seulement, il verra bientôt toutes les lignes de ce tableau, et les plans, et les groupes, et les nuances se préciser et se multiplier sous son regard plus attentif. Et cet effort lui aura révélé l'art de voir et de découvrir ces beautés multiples, fugitives, qui échappent aux observateurs superficiels, et ravissent l'enthousiasme des plus pénétrants.



Et si, après toutes ces impressions reçues, ces émotions éprouvées, et ces communions incessantes avec la nature, l'écolier revient à ses classes dispos, rajeuni, plus attaché à Dieu et à cette terre canadienne qu'il aura mieux aperçue et plus aimée, les vacances ne lui auront-elles pas vraiment donné les plus saines, les plus efficaces et les plus durables leçons ?



# VIEILLES CLOCHES ET VIEILLES EGLISES

---

Elle sonna bien longtemps l'autre jour, à Saint-Vallier, la vieille cloche de la vieille église. Longtemps elle envoya à tous les échos son chant pieux et sa plainte mélancolique ; et elle ne cessa de prier et de pleurer tant que se déroula sur la route la procession lente et recueillie. Et ceux qui l'entendaient, pendant cette soirée grise de novembre, devinaient aussitôt tout ce qu'il y avait de chers souvenirs et d'espoirs mêlés de regrets dans cette voix qui disait de si longs adieux.

***

Ce fut, en effet, pour la paroisse

de Saint-Vallier, un grand deuil et une grande joie que la journée du quinze novembre dernier. On y fermait un vieux temple tout usé et décrépi, et l'on y ouvrait un sanctuaire neuf, rayonnant de l'éclat, de la grâce d'une fraîche parure. La vieille église était abandonnée, là, près du rivage, où depuis deux cents ans, modeste et un peu solitaire, elle gardait la terre et les flots ; et une église nouvelle, fixée au cœur du village, imposante, monumentale, riche vraiment digne des généreux paroissiens qui l'ont élevée, appelait, accueillait en sa nef large, pleine de lumière, ceinturée d'élégantes colonnes et voûtée de caissons dorés, la foule qui y devra désormais s'agenouiller et prier.

Mais les choses vieilles qui s'en vont, ont des charmes irrésistibles, de secrètes attirances ; elles nous sont plus chères que les choses nouvelles ; et c'est pourquoi, l'autre soir,

pendant que dans le ciel morne elle laissait mélancoliquement chanter sa voix un peu grêle, la vieille cloche de Saint-Vallier rappelait vers le vieux clocher, comme un essaim d'oiseaux inquiets, toutes les pensées et tous les souvenirs.

Aussi bien, tout semblait-il s'attrister avec la vieille cloche et avec les âmes ; et sur la grève prochaine, sur le fleuve qui se faisait plus sombre, sur la campagne toute nue et désolée, sur les longs arbres décharnés, sur les toits et sur la foule le brouillard d'automne secouait ses franges humides, et la première neige faisait tomber ses grandes étoiles mouillées. La nature gardait pour d'autres jours et d'autres fêtes ses joies et son soleil.

C'est dans ce décor un peu monotone et froid que se développait, sur la petite route qui monte de la vieille église au village, la longue et pieuse théorie. En tête brillait la croix

d'argent que suivaient les enfants de chœur vêtus de leurs blancs surplis, et les prêtres, gardiens des sanctuaires. Puis venait le Pontife, le premier pasteur du troupeau errant, qui portait sous le dais, enveloppée dans des étoffes précieuses, le ciboire, l'hostie sainte, le viatique, le Dieu qui cherchait pour sa gloire et pour son repos une nouvelle arche d'alliance. Les fidèles s'empressaient derrière le sacrement, et pendant qu'ils s'acheminaient vers le village et vers la grande église neuve qui y dressait sa haute flèche et ses tourelles, tous songeaient combien cet exode était solennel et triste, et comme les âmes s'arrachent avec peine et regrets aux lieux et aux choses qu'elles ont longtemps habités.

Et la vieille cloche, qui essayait pourtant de chanter l'hosanna au Dieu qui toujours triomphe, n'ouvrait ses lèvres de bronze que pour

dire les notes douloureuses d'une séparation définitive ; et c'était toute l'âme endolorie du vieux temple qui passait à travers cette voix plaintive. Avec l'hostie qui s'en allait, s'échappaient de la vieille église toute sa joie et toute sa vie. C'est lui, Jésus, l'hôte des tabernacles, qui donne à nos temples catholiques ce je ne sais quoi d'auguste, de sacré, et de vivant qui manque aux temples protestants, et qui fait les nôtres si hospitaliers et si consolateurs. Et voilà bien près de deux siècles que le Dieu de l'eucharistie avait fixé sa demeure dans cette vieille église de Saint-Vallier, que jour et nuit, sous la lampe jamais éteinte qui annonçait sa perpétuelle présence, il avait résidé dans ce tabernacle, dans ce cœur du sanctuaire où il faisait affluer et d'où il répandait la vie.

Et maintenant, elle assistait, la très vieille église, à l'exil de l'ami fidèle, et elle sentait donc se retirer

d'elle-même l'âme divine qui l'avait remplie : et c'est pourquoi de son vieux clocher ne pouvaient tomber ce soir-là, dans le ciel gris de novembre, sur la foule mouvante et recueillie, que des chants tristes et des prières dolentes.



C'est donc une page de l'histoire de Saint-Vallier que l'on a terminée l'autre jour, et tout un long chapitre que l'on a voulu clore.

Cette vieille et longue histoire, la vieille église la garde et la retient (1). Elle est écrite en traits profonds sur son toit rouge qui fléchit, sur sa façade toute lézardée, sur ses murailles qui crevassent ; elle est gravée sur ces dalles où tant de générations sont venues prier, sur ces autels où sont allés tant de désirs et tant d'espoirs ; elle plane aujour-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la vieille église a été démolie.

d'hui d'un large vol inquiet sous cette voûte étroite, surbaissée et noircie, et elle s'y agite en souvenirs tumultueux et pressés. L'histoire de Saint-Vallier, elle est là tout entière, dans chacune des pierres de l'église abandonnée, et dans toute cette décoration classique et dans ces sculptures vieillies, qui rappellent le dix-huitième siècle. Ces ors brunis et usés, ces feuilles d'acanthe si légères qui couronnent les pilastres corinthiens, ces portes ioniques, ces volutes qui s'enroulent et retiennent en leurs plis une si vénérable poussière, la table sainte, étroite et haute, sous laquelle des tiges de fer tordent leurs anneaux capricieux, la chaire un peu rustique qui n'ajoutait rien à la beauté des discours, et s'harmonisait plutôt avec l'austère éloquence paroissiale ; et le sanctuaire, enfin, maintenant tout mutilé, à qui l'on a arraché peu à peu ses colonnes, ses modillons, sa frise, et jusqu'à son

tabernacle : tout cela est pénétré des souvenirs des temps disparus, et c'est sur toutes ces choses et à travers toutes ces vieilles lignes à moitié effacées ou brisées que l'on peut lire encore l'histoire du vieux temple et de la vieille paroisse. L'histoire de Saint-Vallier est là, imprimée sur toutes ces ruines éloquentes, et c'est deux cents ans de vie commune que ces ruines rappellent à toutes les mémoires.

***

Et si elles pouvaient aujourd'hui parler, ces ruines, que de choses elles apprendraient aux jeunes qui ignorent les temps passés, et qui s'aventurent dans des habitudes et des mœurs nouvelles ! Comme elles diraient surtout la piété fidèle de nos gens de la campagne, la foi vaillante de nos anciens Canadiens !

A la campagne, plus encore que dans les villes, c'est l'église qui est

le centre de la vie publique. C'est là que chaque jour les bonnes âmes du village vont, le matin, assister à la messe, et le soir, visiter le bon Dieu du tabernacle. C'est là que chaque dimanche se réunissent tous les fidèles. Ils sont bien rares encore, dans nos paroisses rurales, ceux qui refusent à Dieu le devoir dominical. Dans nos bonnes familles canadiennes, comme le sont toutes les familles de Saint-Vallier, on ne conçoit pas le dimanche sans messe, sans prières, sans vêpres, et sans un long sermon. On n'y conçoit donc pas le dimanche sans une visite reposante et pieuse à l'église du village.

On y accourt le matin, quand les travaux urgents du ménage sont terminés. On y vient à pieds, souvent, de toutes les extrémités de la paroisse ; et rien n'est beau, par nos matinées d'été pleines de soleil, comme de voir s'en aller sur la grande route,

dans leur toilette de fête, avec des souliers neufs ou des chapeaux chargés de rubans, garçons et filles qu'attire à l'église une piété souvent distraite. Ils s'appellent et se rejoignent sur la grande route, le long des sentiers parfumés, pour causer du temps et de l'avenir ; et parfois, quand ils ont passé, il manque une fleur au rosier qui borde le chemin, une étoile d'or aux tiges de marguerite qui poussent près des clôtures.

Les plus fortunés, les fils et les filles des riches cultivateurs, se rendent en voiture au temple paroissial. On attèle alors la plus belle bête sur le « quatre-roues », on s'en va bon train et l'on repasse en chemin, avec quelle vanité satisfaite, les dévots ambulants. Quand on est arrivé au village, on fouette vivement la jeune ou vieille cavale, et l'on file dans une course élégante et rapide sous le regard curieux de tant de portes et de fenêtres ouvertes. A Saint-Vallier,

c'est à grande allure que l'on descendait la petite route qui, avant d'aboutir au fleuve, conduisait au cimetière et à l'église les pèlerins du dimanche.

Quelle joie pour nos braves Canadiens de se revoir, de se réunir et de causer un brin à la porte de l'église, en attendant que le dernier « tinton » ait fini de sonner, ou que le « connétable » avertisse que le curé va donner l'eau bénite ! On y allume la pipe, et l'on parle du temps sec ou pluvieux, et l'on s'informe des foins drus ou clairots, du seigle qui épie, de l'avoine qui talle, ou des blés qui mûrissent ; à moins que l'on ne s'inquiète du dernier événement qui a troublé la vie publique ou mouvementé la vie paroissiale.

Pendant que les hommes bavardent, les femmes, celles que la dévotion n'a pas encore attirées au pied de l'autel, ne restent pas inactives. Elles causent aussi, avant et après

la messe ; elles se groupent, elles se racontent les accidents de la semaine, elles se livrent leurs petits secrets, elles échangent leurs recettes, elles signalent à l'horizon, dans « le rocher » ou au « bord de l'eau » (1), le prochain mariage qui va réjouir les commères.

Jadis, c'est-à-dire il y a vingt, ou trente ans, on prolongeait très longtemps après la messe, ces longs « parlements ». A une époque où l'on n'avait pas besoin de dîner quand on était à l'église, et où l'on renvoyait donc la soupe après les vêpres, on s'attardait sur le terrain de l'église en des conversations interminables. Puis, pendant que les hommes se dispersaient dans les salles publiques, ou dans les magasins du village, les femmes, qui ne se souciaient pas de sortir de l'ombre du clocher, s'installaient à l'angle du perron, à l'inté-

(1) Noms des deux premiers rangs de la paroisse de Saint-[redacted]

rieur des tambours, dans les escaliers des jubés pour s'entretenir tout à leur aise, et pour assaisonner de commentaires intarissables les galettes sucrées que l'on sortait de larges et propres mouchoirs rouges.

Quand on avait satisfait à tous les devoirs de l'amitié, et à toutes les obligations de la vie sociale, quand on avait enrichi et meublé sa mémoire de nouvelles qui suffiraient à défrayer les causeries de la semaine, on rentrait au temple pour y égréner son chapelet, faire le chemin de la croix, adorer et prier.

* * *

Telle était, il y a trente ans, l'assiduité religieuse de nos chrétiens : telle est encore, aujourd'hui, dans une très grande mesure, la fidélité que conservent pour le temple nos bonnes gens des campagnes. L'église est encore pour eux le foyer de cette vie meilleure qui est la vie

surnaturelle des âmes. C'est là que s'assemble la grande famille paroissiale ; le troupeau béni s'y réfugie comme en un bercail que garde le pasteur vigilant.

A certaines époques de l'année surtout, l'église paraît se faire plus accueillante, plus ouverte, plus peuplée et plus familiale. Fêtes solennelles qui rappellent nos grands mystères ! Jours depuis si longtemps rêvés des premières communions, alors que des essaims d'enfants et de voiles blancs sortent joyeux et légers des temples, et s'en vont partout répandre dans les sentiers et dans la vie le parfum des innocentes vertus ! Jours tristes des funérailles, où l'on apporte au pied de l'autel des dépouilles aimées, qui groupent autour des tombeaux les amis et les frères, et qui appellent sur les défunts la prière qui console et qui purifie !

Ces jours-là, les âmes se font plus

dociles, plus souples et plus ferventes. Elles sentent se réveiller en elles toute la foi des ancêtres, et elles communient, par de mystérieux commerces, avec toutes celles qui les ont précédées au tabernacle, et qui remplissent encore de leurs souffles sacrés le sanctuaire des vieux temples.

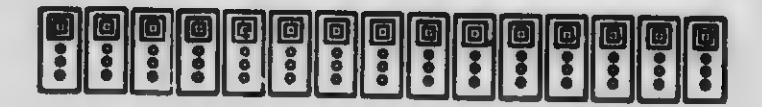
Espérons que longtemps encore vivront en nos paroisses canadiennes ces fortes et pures traditions.

Et puisque c'est une page nouvelle du livre de la vie paroissiale que commencent aujourd'hui nos compatriotes de Saint-Vallier, puisse cette nouvelle page ressembler beaucoup à l'ancienne ! Et puisse-t-elle n'enfermer jamais que des souvenirs qui les réjouissent et les honorent !

Ce sont d'autres voix, d'autres cloches, trois sœurs harmonieuses, qui vont tour à tour réciter et chanter l'histoire de demain. Mais la vieille cloche, celle qui l'autre semaine avait des accents si tristes, s'associera

parfois, — dans le petit clocher où on l'invite à se poser encore, et où chaque jour elle annoncera au peuple le sacrifice matinal, — elle s'associera à la vie commune que depuis si longtemps elle publie et elle célèbre. Et si cette vie est désormais tout entière faite de charité, de concorde, de piété et de paix bienfaisante ; si elle est vraiment l'image parfaite où se retracent les vertus anciennes, la vieille cloche retrouvera, c'est sûr, sa note joyeuse et légère.

Sa voix d'airain gardera sans doute le souvenir du vieux temple et des vieilles choses, mais elle dira aussi à tous ceux qui l'entendent la fidélité des âmes nouvelles, et le bienfait des traditions conservées.



## L'ESPRIT PAROISSIAL

Il y a un esprit paroissial, comme il y a un esprit national, comme il y a un esprit de famille, comme il y a, un peu partout, un esprit de corps, ou si vous aimez mieux, un esprit de caste. De lui, comme de tous les autres, et avec plus de raisons sans doute, on peut dire qu'il est un esprit de clocher. L'esprit paroissial, c'est, dans une paroisse, et dans chaque paroisse, l'union des âmes et des volontés dans de communes aspirations, et de communs efforts. L'esprit paroissial est déterminé par un ensemble de goûts, d'habitudes, d'humeurs, d'aversions et de sympathies qui sont propres au groupe de personnes que, pour des fins municipales, civiles et religieu-

ses, l'Eglise et l'Etat ont séparées du reste de leurs compatriotes.

Et parce que nous sommes tous, quelque part, les paroissiens de quelqu'un, l'esprit paroissial nous enveloppe et nous pénètre tous. Nous en vivons sans trop parfois y réfléchir, et donc sans trop nous en apercevoir. Au surplus, cet esprit s'affirme sous les formes les plus diverses ; car, s'il est partout répandu et partout vivace, il n'est pas en tous lieux le même. Ici, on le trouve généreux, plus cordial, plus sympathique et plus chrétien ; là, il apparaît plus mesquin, plus froid, plus rude et moins religieux.

Il y a donc un idéal de l'esprit paroissial, et cet esprit est plus ou moins parfait selon qu'il se rapproche ou s'éloigne davantage de ce modèle et de ce type.

***

Or, dans notre province, et dans

ce diocèse de Québec, il y a beaucoup de paroisses très bonnes où l'on pratique à merveille le meilleur esprit. Et nous en savons une qui, plus que toutes les autres peut-être, a vraiment réalisé cet ensemble de dispositions, de qualités et de vertus qui constituent l'idéal de la vie paroissiale.

Cette paroisse n'est pas, certes, la plus grande de ce diocèse, ni la plus riche, ni la plus orgueilleuse ; elle n'est pas la plus mondaine, la plus tapageuse, la plus extravagante, la plus immodérée dans ses ambitions ; car, si elle avait tous ces défauts, et à ce degré, elle ne serait pas ce que nous croyons qu'elle est en effet, la meilleure paroisse. C'est donc une excellente paroisse de campagne, peuplée de très braves cultivateurs qui vivent comme des bourgeois sur leurs domaines ; et cette paroisse est prospère et laborieuse, quoiqu'il n'y ait pas là d'autres in-

dustries que celles que l'on exerce à la maison, et que l'on n'y entende pas d'autres coups de sifflet d'usine que celui de la fromagerie du village.

Cette bonne petite paroisse est située au bord du Saint-Laurent. C'est une de ces perles gracieuses dont la nature incruste le cadre large et varié des rives du fleuve. Mais les habitants de cette paroisse aiment mieux contempler la terre que les eaux. Ils tournent donc le dos au fleuve, et de leurs maisonnettes grises ou blanches qui sont assises sur un long côteau, ils regardent la plaine, la grande plaine qu'habitent leurs frères, qui se développe comme une nappe rigide entre les petites baies de Kamouraska et de Sainte-Anne, et déroule devant eux ses champs de blés, ses pâturages, et son inculte savane. Ils se plaisent à voir ce large et magnifique spectacle; ils le caressent de leurs doux regards pendant que là-bas, vers le sud, s'of-

frent, à l'horizon, les collines qui le limitent, et qui portent sur leurs flancs et sur leurs sommets les villages de Saint-Pascal, de Saint-Philippe, de Saint-Pacôme et du Mont-Carmel.

Ces gens-là sont, d'ailleurs, les plus heureux et les plus sages du monde. Et depuis que M. Quertier, un ancien curé, qui fut très éloquent, leur prêcha la tempérance, ils ne s'enivrent plus que de la poésie des choses merveilleuses que la Providence et la nature ont multipliées sous leurs yeux. Sobres, intelligents et instruits, ils ne voudraient pas, par des désordres qui sévissent ailleurs, souiller la gloire du beau nom de paroissiens de Saint-Denis, dont ils s'appellent et qu'ils honorent.



Or, Saint-Denis (1) était l'autre jour en liesse. Un extraordinaire

(1) Saint-Denis de Kamouraska.

mouvement d'hommes et de choses y bouleversait la vie de ses habitants. C'était une fête paroissiale que l'on y célébrait, et c'est l'esprit paroissial qui l'avait inspirée et organisée.

Saint-Denis fêtait son curé (1), qui est bien, d'ailleurs, l'un des plus modestes qui soient dans l'église de Dieu. De braves chrétiens lui faisaient violence à cause des vingt-cinq années de sa vie qu'il avait déjà dépensées à leur service. Dans cette excellente et petite paroisse, voilà en effet vingt-cinq ans que le même prêtre baptise, confesse, absout, visite les malades, et conduit au cimetière les morts que l'on pleure. Depuis vingt-cinq ans le même pasteur veille sur le même troupeau, le garde et l'aime d'une affection que ni le temps, ni la vieillesse n'ont pu entamer. Et c'est aujourd'hui un événement si rare que cet apostolat qui

(1) M. l'abbé Camille Brochu, décédé, quelques mois seulement après cette fête, le 22 décembre 1905.

s'enferme et qui travaille pendant un quart de siècle dans le même et très humble champ d'activité ! Les paroissiens de Saint-Denis, qui entourent leur curé d'une extrême et respectueuse dilection, ont donc trouvé admirable et digne de toute reconnaissance ce long dévouement, cet attachement persistant à leurs personnes, à leurs familles, à tous leurs intérêts, et ils ont voulu célébrer par des noces joyeuses et solennelles une alliance aussi ancienne et toujours nouvelle.

Et c'est à l'occasion de ce jubilé curial, qu'ils ont fait le discret et suffisant, et sincère étalage de ce bon esprit dont ils sont animés, et qui est leur esprit paroissial. Rien n'est plus beau, en effet, ni plus touchant que l'union étroite et presque intime qui attache ces paroissiens à leur curé ; et rien n'est plus instructif, ni plus admirable que cette communauté de sentiments et de sympathies

qui fait de cette paroisse de sept ou huit cents âmes une véritable famille. Ils le savent bien, d'ailleurs, ces braves gens de Saint-Denis ; ils le constatent et ils s'en réjouissent. Et ils le proclamaient aussi dans l'adresse simplement éloquente qu'ils lisaient à leur pasteur. Nulle part l'esprit paroissial ne ressemble autant à l'esprit familial. Ces excellents Canadiens se connaissent, et ils s'estiment, et ils s'entr'aident comme des frères : et le curé est au milieu d'eux comme un père avec ses enfants. Et les enfants ont pour ce père toutes les attentions pieuses et aimables qui sont le charme et l'attrait des meilleurs foyers.

Ce fut évidemment une même pensée qui les fit se grouper, au matin du 18 juillet 1905, autour de leur prêtre, et rendre grâces à Dieu pour cette vie commune et si douce qu'il leur avait accordée ; et l'on pouvait voir s'épanouir sur tous les visages

la même joie cordiale et sympathique. Chants pieux et si artistement exprimés, drapeaux qui flottaient gaiement sur la colline et enguirlandaient l'église, banquet délicatement préparé et servi dans un admirable décor à la fois rustique et gracieux, paroles et discours sincères, et jusqu'à cette fête de nuit qui illumina de radieuses clartés la fin d'un jour si beau : tout rappelait aux esprits la solidarité étroite et la charité divine qui unissent dans une familiale affection le prêtre et les fidèles, le pasteur et le troupeau.



N'est-ce pas là, d'ailleurs, le spectacle que nous devraient toujours donner nos paroisses canadiennes ? La paroisse canadienne n'est-elle pas, ne doit-elle pas être une famille? Et le chef naturel et respecté n'en est-il pas le prêtre ?

Ceux-là appartiennent à une fa-

mille et la constituent, qui puisent leur vie et l'alimentent à la même source. Ce sont ces relations essentielles, et cette communauté de vie qui forment, en réalité, le lien solide de la fraternité. Or, n'est-ce pas surtout pour que des fidèles puissent recevoir d'une même source la vie chrétienne, et l'entretenir d'un même esprit, qu'ils se réunissent en paroisse, et se groupent autour d'un même clocher ? Et celui qui donne la vie surnaturelle à ces âmes et la renouvelle chaque jour, n'est-ce pas le prêtre, le curé, que tout naturellement et avec grandes raisons ces âmes appellent leur père ? C'est lui, le prêtre, qui, à mesure que les âmes naissent à la vie humaine, les transforme et les engendre à la vie chrétienne ; et c'est lui encore qui développe en ces âmes la vie qu'il leur a donnée, qui la fortifie, et qui la répare aussi souvent qu'elle se peut affaiblir et briser.

Et parce qu'à toute famille il faut une maison commune où tous puissent se rencontrer, se connaître et s'aimer, c'est le temple, c'est l'église qui est le naturel foyer de la grande famille paroissiale. C'est à ce foyer que jaillit la vie, et c'est de là qu'elle déborde et qu'elle se répand. Là, le père réunit ses enfants ; et là il les instruit, et il les conseille, et il les prépare aux luttes inévitables de l'existence.

A ce foyer chacun apporte sa joie et ses tristesses ; et l'on met en commun les souvenirs, les larmes et les espérances. Au pied du même autel les âmes mêlent leurs pensées et leurs affections ; elles font à Dieu les mêmes prières, et elles appellent sur elles-mêmes et sur leurs sœurs les mêmes bénédictions. Et le prêtre préside ces réunions du foyer ; il console les douleurs, il relève les courages, il guérit les blessures, il bénit toutes les bonnes inspirations.

Il ouvre à tous son affection paternelle, et il se réjouit, et il est triste selon que ses enfants sont heureux, ou que le malheur les a frappés. Une égale et très vive sollicitude l'attache étroitement à tous ceux que la Providence lui a confiés et qu'il appelle ses enfants.

La famille paroissiale existe donc vraiment, et sa vie est bonne, agréable et pleine de douces émotions selon que la veulent bien faire ceux qui la vivent.

Dans notre province de Québec, s'il arrive parfois que des paroisses ne sont pas assez pénétrées de la charité qui rapproche et confond tous les intérêts, et s'il arrive que l'esprit normand y combat très activement l'esprit familial, il faut bien reconnaître pourtant que l'esprit paroissial a presque toujours conservé beaucoup des vertus de la vie de famille. Ils étaient si unis dans la foi, et dans l'espérance, et dans la lutte,

nos braves aïeux ! Et la paroisse ressemblait tant à une famille quand après 1760, les Canadiens firent cercle autour du curé et lui confièrent le dépôt sacré de leurs droits et de leurs traditions ! Le prêtre fut alors vraiment le chef et le père de ce peuple à qui on avait arraché son drapeau, et dont la vie nationale était en péril. C'est dans les pieux commerces de la vie paroissiale que l'on trouva les forces de résistance, et toute la sécurité qui assuraient à nos infortunes des lendemains glorieux. Et c'est pourquoi il faudrait bien que nous eussions encore la volonté de faire cette vie paroissiale bonne, chrétienne, et jalouse de nos vieilles et saintes traditions.



Sans doute, nos paroisses canadiennes ne peuvent partout offrir les mêmes habitudes et les mêmes spectacles. Tous les foyers ne peuvent

être tout à fait semblables. Souhaitons au moins que toutes nos paroisses réalisent quelques-unes des vertus sociales et chrétiennes qui font si gentille et si attachante la petite paroisse de Saint-Denis. Qu'elles soient comme elle laborieuses et sobres, pieuses et prospères, qu'elles soient aussi, et surtout, comme elle, respectueusement attachées aux prêtres que Dieu leur envoie.

---



## DANS LES BOIS-FRANCS

---

Il existe dans le comté de Mégantic un centre de vie sociale et industrielle qui est le plus agréable du monde. On l'appelait autrefois Somerset, on le nomme souvent aujourd'hui Saint-Calixte, et ceux qui ont l'âme urbaine disent avec orgueil Plessisville (1). Monseigneur Signaï, qui avait sans doute lu Pascal, et qui savait donc que parfois il faut appeler Paris la capitale du royaume, se plaisait à qualifier le florissant village, et le nommait pompeusement la métropole des Bois-Francs.

C'est là, dans cette région très

(1) Ne pas prononcer *Plessisseville* comme font les conducteurs du Grand Tronc, et même des gens de *Plessiville.*

prospère, dans ce milieu très actif, et vers cette population laborieuse que nous fûmes l'autre jour attiré. Or, ce jour-là, c'était grande fête à Somerset, disons à Plessisville ; et le vingt-sept juin y ressemblait étrangement au vingt-quatre. La Saint-Jean-Baptiste y était célébrée avec une ferveur peu commune, et avec un zèle extraordinaire. Depuis le vingt-quatre juin on avait accumulé dans les âmes une somme prodigieuse de patriotisme, et maintenant ce louable sentiment s'épanchait par toutes les lèvres et se traduisait sous toutes les formes. Les drapeaux aux vives couleurs, le tricolore, l'anglais, le canadien, celui du Sacré-Cœur, flottaient sur tous les toits, s'accrochaient à toutes les galeries, se mêlaient avec grâce aux grands érables qui partout bordent et ombragent les rues. Dès neuf heures du matin, la foule immense des Plessisvilliens, auxquels s'étaient

joints des milliers d'étrangers, se portait au temple paroissial pour y accomplir l'acte indispensable de foi patriotique : on commençait au pied de l'autel une série de démonstrations qui ne devaient finir qu'avec la dernière fusée que l'on lancerait le soir vers les étoiles.

***

Les anciens qui furent témoins de ces fêtes très brillantes, et qui virent leur petite patrie si coquette, si animée, et inondée par tous ces visiteurs qui lui venaient des paroisses voisines, durent songer en leur mémoire à ces temps héroïques, qui ne sont pas très éloignés, où l'on ouvrait à la colonisation les pays neufs de Somerset et de Stanfold. Quelle transformation s'est opérée depuis soixante ans ! Quelle fée a donc passé par ces forêts de bois francs, et y a touché toutes choses de sa magique baguette ? Là où autrefois

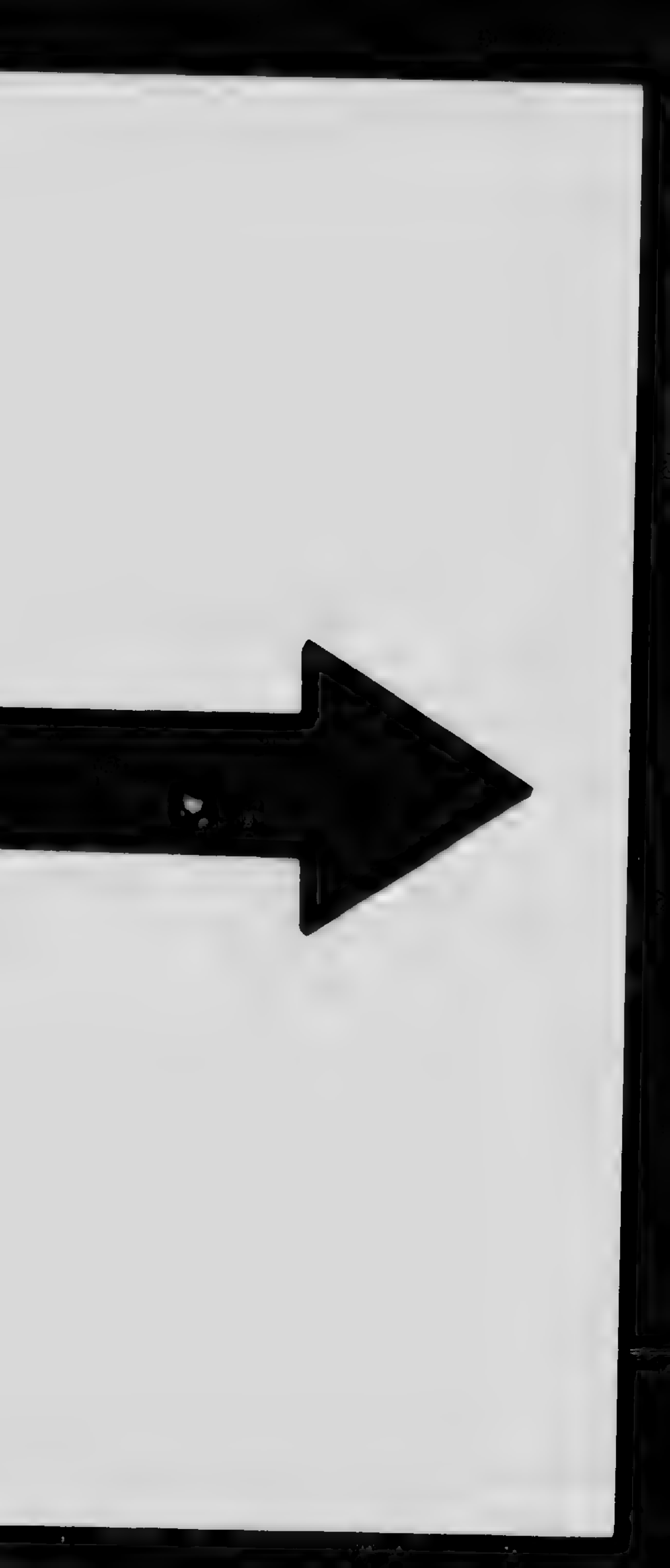
un parc immense et vierge étendait sans limites sa haute futaie de noyers d'ormes et d'érables ; là où jadis quelques colons isolés et pour cela très hardis, osaient construire leur hutte et fixer leur vie, l'on voit maintenant des paroisses nombreuses, très riches, très peuplées, ouvertes à tous les progrès, et se développant toujours avec une merveilleuse rapidité. Ce n'est plus seulement Somerset avec Jean-Baptiste Lafond et Joseph Grondin, qui vinrent les premiers s'y établir en 1835 et en 1836 ; et ce n'est plus Stanfold avec son premier et unique habitant, Edouard Leclerc, qui vers 1832 entreprit d'ouvrir à la colonisation cette partie des Cantons de l'Est que les chasseurs seuls avaient jusque-là explorée : ce sont partout, autour de Somerset et de Stanfold, sur tout le territoire de Mégantic et d'Arthabaska, des campagnes bien cultivées, et partout, le long des routes et des

voies publiques, de proprettes maisons où le cultivateur et l'ouvrier vivent en paix leur heureuse existence. Plessisville compte aujourd'hui, avec une population de plus de deux mille âmes, un très grand nombre d'établissements où l'on travaille le fer et le bois. Chacune de ces industries était représentée l'autre jour dans une série de chars allégoriques qui témoignaient tout ensemble de l'initiative et de l'esprit joyeux des gens du pays.

Les vieux qui regardaient passer, défilant tour à tour sous le soleil et l'orage, ces grandes constructions roulantes qui symbolisaient la prospérité si rapide de leur village, évoquaient instinctivement le passé, et nous parlaient avec émotion des commencements de la paroisse. Pour préciser ces renseignements, un excellent ami a bien voulu replacer sous nos yeux ce petit livre qui fut très populaire, à son heure, et que

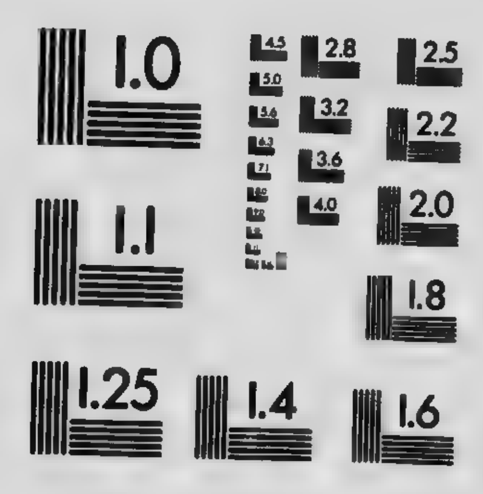


[redacted]



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






l'abbé Charles Trudelle écrivit un jour pour faire connaître à ses compatriotes l'œuvre du défrichement des Bois-Francs. C'est intitulé: *Trois Souvenirs*, et le souvenir des Bois-Francs y occupe la première place.

***

L'abbé Trudelle fut lui-même l'un des premiers missionnaires de Somerset ; il desservit pendant six années les territoires où s'étendent aujourd'hui les paroisses de Saint-Calixte, de Stanfold, de Sainte-Julie, de Sainte-Anastasie et autres. Il connut donc aussi bien que les colons eux-mêmes les débuts très pénibles de ces missions ; il fut intimement mêlé à tous les travaux et à toutes les sollicitudes des premiers pionniers. Et l'abbé Trudelle — la mort l'enlevait il y a juste une année à l'estime et à la vénération du clergé de Québec dont il était le doyen —

était, en même temps qu'un missionnaire vaillant, un esprit très distingué, très cultivé, un lettré et un poète. Il y avait chez lui un mélange très heureux et le plus varié de très différentes qualités. Il voulut donc écrire après avoir « missionné », et parcouru les Bois-Francs, et c'est en 1852 qu'il recueillit ses souvenirs et les mit en prose.

Si cette prose était plus abondante, plus colorée, plus chaude, plus brillante, et parfois moins terne et moins sèche, nous dirions que l'abbé Trudelle a voulu écrire le poème des Bois-Francs, une sorte d'épopée en sept chants correspondant aux sept petits chapitres dont se compose cette plaquette. Le merveilleux lui-même, qui est le condiment indispensable de toute nouvelle Iliade, ne serait pas absent de cette œuvre, tant l'héroïsme des personnages dépasse l'ordinaire effort de notre volonté. Et ce merveilleux ne serait plus un

ensemble de fictions fantastiques telles que l'on en voit dans les *Légendes* de l'abbé Casgrain, mais la pure et très véritable réalité.

Les titres très simples et très modestes que l'abbé Trudelle a donnés aux divers chants de son poème, et qui diffèrent tant de ceux-là, prétentieux, dont l'abbé Casgrain a semé ses *Légendes*, attestent déjà toute la sincérité de l'auteur.

Lisez, par exemple, le chapitre intitulé « Privations et souffrances », et vous apprendrez peut-être qu'il n'y eut pas de héros plus épiques, et qui soutinrent mieux leur rôle que ces martyrs du dévouement et du patriotisme qui furent les premiers colons des Bois-Francs. Etablis en pleine forêt, isolés des paroisses du bord du fleuve, de Gentilly, de Saint-Grégoire, par l'affreuse et terrible savane de Stanfold, ils ne pouvaient aller chercher des secours contre la misère imprévue

qu'en se risquant à travers cet immense marais bourbeux que pendant sept mois de l'année on ne pouvait traverser qu'à pieds, et au péril de sa vie. Hommes et chevaux enfonçaient quelquefois et disparaissaient presque dans cette pâte molle et sans consistance qui constituait le sol de la savane. Malheur aux aventureux voyageurs si la nuit les surprenait en route, et les empêchait de bien voir le sentier de branches sèches dont on ne pouvait dévier sans s'exposer à périr. Un missionnaire et un colon, l'abbé Bélanger et Ambroise Pépin, l'éprouvèrent une nuit au prix de leur vie ; le notaire Cormier qui les accompagnait faillit succomber lui-même à tant de fatigues et de douloureuses angoisses. Bélanger et Pépin sont les deux victimes dont l'abbé Trudelle raconte les cruelles souffrances et la mort avec une simplicité toute dramatique.

Il arrivait souvent pourtant qu'il

fallait entreprendre le périlleux voyage. Les provisions étaient épuisées ; les quelques marchands, établis à Somerset ou à Stanfold, ne pouvaient suffire à toutes les demandes à cause de l'affluence trop considérable de nouveaux colons ; avec le printemps s'annonçait la famine ; on ne pouvait attendre la récolte prochaine, et déjà il fallait se contenter des fruits de la saison, d'herbes, de plantes et de racines bouillies. « Prisonniers au milieu des bois, comme sur une île au milieu de la mer », il ne restait plus qu'une ressource aux malheureux chefs de famille, c'était de franchir à pieds la savane pour aller chercher les provisions dont on avait besoin.

Ils partaient donc par groupes de dix à quinze hommes, et revenaient « portant sur le dos soixante à quatre-vingts livres de farine, sou ventun sac de provisions sur leur tête, et dans leurs mains les ustensiles de

cuisine les plus nécessaires. Quelques-uns même ne craignaient point de se mettre en route avec des plaques de poêles sur les épaules ».

Et ils allaient ainsi haletant, dévorés par les moustiques, par les maringouins, dans un chemin bourbeux qu'ils trouvaient assez bons lorsqu'ils n'enfonçaient pas jusqu'aux genoux. L'abbé Trudelle raconte qu'un jour l'un de ces voyageurs allait disparaître dans une ornière où il plongeait, et ne fut sauvé que par son voisin qui eut juste le temps de le saisir par les cheveux et de le tirer du gouffre où il s'engluait. Il arrivait souvent que l'on rencontrait le long de la route des « malheureux enfoncés jusqu'aux bras avec leurs charges, se tenant aux racines qu'ils avaient pu saisir », et attendant ainsi le secours indispensable qui les arrachât à la mort. Lorsqu'on sortait de ce marécage, disait un de ces voyageurs à l'abbé Trudelle, on n'a-

vait pas « formance » d'homme ; la vase nous couvrait des pieds à la tête, et il ne nous restait que des habits en lambeaux.

Mais l'on conçoit quelle joie apportaient au foyer ces pèlerins de la misère, et comme l'on goûtait ensuite l'abondance que procuraient de pareils dévouements.



Aussi bien, ne faut-il pas croire qu'il n'y eut que des heures sombres et pleines d'angoisse dans la vie des premiers colons des Bois-Francs. Après quatre ou cinq ans de ce régime très primitif, les marchands organisèrent plus efficacement leur commerce, un moulin à farine fut construit à Somerset au bord de la rivière Blanche, et les moissons abondantes remplirent les greniers. La fertilité du sol était prodigieuse, et aussitôt accoururent de toutes parts des milliers de nouveaux colons.

La réputation des Bois-Francs devint proverbiale ; ce coin de pays était regardé comme un Eldorado merveilleux ; c'était alors la Californie du Canada ; l'on dirait aujourd'hui le Klondyke de la province de Québec.

Il y avait en plus des ressources que l'on tirait du sol, l'industrie du sucre d'érable, et celles plus prosaïques de la potasse et de la perlasse qui furent dès l'origine des causes très actives de prospérité. L'érable poussait partout dans cette terre des Bois-Francs ; et les colons convertissaient en « sall » la cendre des arbres qu'ils abattaient et brûlaient sur place. Ce « sall » était vendu aux marchands qui l'exploitaient ensuite pour la fabrication des alcalis.

Et puis, des routes publiques furent enfin tracées par l'administration, et facilitèrent le commerce. Quand le chemin provincial d'Arthabaska fut terminé en 1848, toute la

région d'Arthabaska, de Stanfold, de Somerset et d'Inverness, qu'il traversait, entra dans une ère étonnante d'activité et de progrès. Tant il est vrai qu'une des plus belles sollicitudes d'un gouvernement qui veut encourager nos œuvres de colonisation consiste à ouvrir des voies de communication, routes carossables ou chemins de fer, qui permettent aux défricheurs et aux cultivateurs de se mettre en relation avec les centres de commerce, et de vendre les produits de la ferme. Un habitant de Somerset disait un jour à l'abbé Trudelle : « Si j'en avais le pouvoir, je ferais passer par nos affreux chemins le char de l'Etat, bien persuadé que ceux qui le conduisent tomberaient d'accord avec nous en tombant dans les mêmes ornières ». Le char de l'Etat roulerait tout seul aujourd'hui sur les chemins de Plessisville. Mais dans combien d'autres régions colonisables serait-il bon

peut-être qu'il allât un peu secouer et « bordasser » les ministres !

***

Les habitants des Bois-Francs eurent enfin une autre consolation, qui fut celle de voir bientôt s'établir et se fixer au milieu d'eux le missionnaire. Nos colons ne se peuvent passer de chapelles et de prêtres ; et il manque quelque chose à leur vie aussi longtemps que de leurs modestes chaumières ils ne peuvent voir briller au soleil la croix du clocher. Le ministre de Dieu est leur naturel et indispensable compagnon ; et ils se sentent plus généreux et plus entreprenants quand le dimanche ils peuvent s'unir à lui et avec lui prier le Dieu qui protège et qui bénit.

C'est au pied d'une croix plantée là même où s'élève aujourd'hui la très belle église de Plessisville que se réunissaient d'abord les premiers colons de Somerset. Ils n'avaient pas

de prêtre avec eux, et ensemble ils récitaient le chapelet et chantaient les cantiques qu'ils avaient si souvent entendus dans l'église du village natal. Et ces pieuses rencontres les fortifiaient sans doute, mais elles les faisaient aussi se souvenir avec mélancolie et tristesse des grandes cérémonies et des solennités dont si souvent avait été consolée et charmée leur enfance chrétienne.

En 1837 fut célébrée pour la première fois, à Somerset, la sainte messe ; et c'est la perlasserie qui y fut le premier sanctuaire. La joie fut grande ce jour-là, parmi les colons ; et cette joie devint plus intense encore, et elle devait durer toujours, lorsqu'en 1840 vint se fixer au milieu de ces braves cultivateurs le premier missionnaire résidant.

***

Les citoyens actuels de Plessisville, ceux qui appartiennent à la généra-

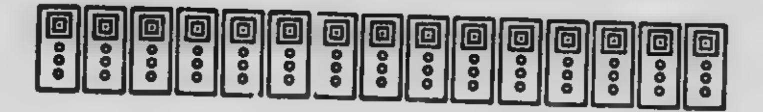
tion nouvelle, ont peine à reconstituer la vie des anciens, et à se faire quelque idée de l'existence souvent pénible qui fut celle de leurs devanciers. L'aisance et la prospérité ont mis au front de leur jeune cité une auréole joyeuse qui fait bien vite oublier les souffrances et les privations de la première heure. Peut-être, cependant, est-il bon qu'ils se souviennent quelquefois des temps héroïques, et qu'ils apprennent au contact du passé la leçon du présent. Rien n'est instructif comme l'histoire, et nulle lumière ne fait mieux voir l'orientation qu'il faut donner à ses énergies. Que les excellents patriotes de Plessisville soient, comme leurs pères, des courageux, des forts, des sobres et des chrétiens, et ils verront se perpétuer en leurs foyers les plus précieuses vertus de notre vie nationale !

Et s'ils veulent être tout à fait reconnaissants, qu'ils gardent en leur

mémoire le nom de ce prêtre qui a écrit d'une main diligente, et parfois avec beaucoup d'esprit, les premiers chants de leur héroïque épopée.

Pour nous, nous sommes heureux, au jour anniversaire de sa mort, de déposer sur la tombe de l'abbé Trudelle ces quelques lignes qui sont le pieux hommage de notre vénération.

---



# NOEL RUSTIQUE

(*pour le 24 décembre*)

---

Ce soir, ma pensée se charge de poésie : non pas, cette fois, de la poésie que l'on va chercher aux pages des livres, mais de celle qui émane et se dégage des choses ; de la poésie qui se concentre, à cette heure de décembre, et flotte autour des arbres de Noël, dans l'ombre des crèches, au foyer des vieilles cheminées.

Toujours, sous sa baguette magique enveloppée de givre, Noël a enchanté les âmes, et fait tourner dans les imaginations le rêve d'or des vieux souvenirs. Ce soir, au moment où le crépuscule hatif fait se rallumer au ciel les feux de la nuit, et pendant

que déjà les petites têtes blondes s'emplissent des espérances de l'aube prochaine, remontons vers les Noëls d'autrefois.

***

Je me rappelle, et ma mémoire en est toute baignée de clartés d'aurore, ma première fête de Noël ; je veux dire, la première nuit de Noël où je fus jugé assez grand — et sans doute assez sage — pour accompagner mes parents à l'église. Certes, chez nous où tant de noëls domestiques s'ajoutaient en toutes saisons aux Noëls liturgiques, le tour d'être grand et d'être sage venait lentement. En notre foyer populeux, chacun prenait son temps pour vieillir ; et il y en eut quinze avant moi qui ne se pressèrent pas... Enfin, cette année-là, je parus au conseil de famille assez raisonnable, et l'on me confia, un jour que j'avais sans doute plus longtemps et mieux « bercé », que

l'on m'amènerait en carriole à la messe de minuit. J'irais enfin voir, à l'heure nocturne où il revient mystérieusement dans sa crèche, l'enfant rose, tout habillé de lin et de dentelles, l'Enfant divin dont le nom seul passe comme une caresse dans l'imagination des petits. Cette nouvelle m'apporta une grande joie ; peut-être me fit-elle déjà meilleur ? La joie bonne est pour les enfants eux-mêmes une première expérience, et salutaire, de la vie.

Cette première messe de minuit, cette longue route deux fois parcourue au son des grelots, à une heure si inaccoutumée, cette veille de Noël, cette soirée d'hiver est restée, dans ma mémoire, chargée de lumière et d'étoiles !

Que de choses nouvelles elle avait, d'ailleurs, enveloppées dans ses clartés incertaines ! Songez donc : Berthier traversait alors une crise, une crise de civilisation intense. Ber-

thier allait renoncer à ses modestes traditions, oublier son passé routinier, se payer le luxe des plus extravagants progrès. Jusque-là, fidèle aux antiques coutumes, Berthier avait éclairé à la chandelle ses nuits de Noël, son église pieuse, la crèche symbolique : cette fois, il allait répandre à flots d'or, sous la voûte obscure, la lumière des lampes à pétrole. Jusque là, c'étaient des voix humaines seules, un peu rugueuses, à la vérité, et chevrotantes parfois, qui avaient chanté la « nouvelle agréable », et fait écho aux « anges dans nos campagnes » : cette nuit, c'était une voix artificielle et bien sonnante, la musique, l'harmonium prétentieux qui allait accompagner le chœur rustique, et laisser pour la première fois tomber du jubé sur la foule ses notes compliquées et mélodieuses.

Depuis quinze jours, dans la paroisse, on ne parlait que de cela.

M. le curé lui-même en avait fait le sujet d'un long prône.

Les jeunes gens n'avaient pas été priés, comme d'habitude, de passer par les maisons pour faire la tournée de la chandelle. Et les jeunes gens en avaient été quelque peu chagrins. Elle était si gaie, la quête des chandelles ! de ces chandelles qu'avait faites elle-même la maîtresse du logis et qu'elle avait retirées hier, toutes rigides, jaunes comme de l'ambre, de leurs vieux moules de fer blanc ! Cette quête donnait aux jeunes garçons des airs si honnêtes ! Elle les faisait pénétrer si discrètement, et pour de si bons motifs, dans toutes les maisons du canton ! Et l'on aimait tant s'attarder, ici ou là, à jaser avec le vieux, près du poêle ou il fumait sa pipe et réchauffait ses quatre-vingts ans, à causer avec la vieille qui arrêtait un moment d'écharpiller sa laine pour s'informer des voisins ! On recommençait si

volontiers, partout, les conversations banales ou plaisantes, s'entretenant avec les amis du train de la ferme, des « bûchages » d'automne fâcheusement retardés, du « battage » qui n'était pas fini, des divertissements prochains, des longues veillées des « fêtes », des bans de mariages que les commères avaient déjà publiés... L'on aimait tant surtout — et c'était vraiment la minute délicieuse de la tournée — l'on aimait tant goûter aux croquignoles que préparait pour Noël et le jour de l'an la jeune fille de la maison ! L'aimable cuisinière, enfarinée et gentille, tout en taillant la pâte sur le couvert renversé de sa huche, ne manquait pas d'offrir aux jeunes gars ses friandises rissolantes ; sous leurs yeux qu'allumait la convoitise, elle les faisait alors dorer de son mieux, et se tordre capricieusement dans l'écume de la graisse bouillante. Hélas ! cette année-là, il avait fallu renoncer à la

tournée charitable, aux causeries bavardes, aux croquignoles galantes, et aux chandelles. Le progrès emportait pour jamais toute cette poésie des vigiles de Noël...

***

Nous partîmes de bonne heure pour aller à l'église. Le chemin qui y conduit, est long de près d'une lieue, et les grands frères et les parents qui voulaient communier devaient aller, dans la soirée, attendre longtemps et avec dévotion leur tour d'entrer au confessionnal.

Quelle nuit claire, froide, radieuse, dont la beauté splendide se refait plus précise aujourd'hui sous l'appel plus conscient des souvenirs ! Pas de nuages au ciel ; et pas de lune. Mais des étoiles plein la voûte d'azur sombre. La route et les champs voisins en étaient tout illuminés. La terre, recouverte d'une mince couche de neige verglacée par des

pluies récentes, faisait miroiter sous la lumière sidérale ce revêtement d'acier. A gauche, le fleuve large ne faisait plus entendre le mugissement de ses flots emprisonnés ; de grosses glaces, épaisses, qu'avait soulevées et brisées la pulsation lente et irrésistible de la marée, s'empilaient les unes sur les autres, cependant que ici et là, sur l'étendue vaste des battures, des surfaces polies et brillantes, de larges et longs patinoirs préparés par le hasard des flots et des pluies, apparaissaient comme des lacs de glace fine et noire.

Le chemin sur lequel nous emportait de son train modéré la jument vieille, pas ombrageuse, et si commode pour les voyages de nuit, n'était lui-même qu'une piste durcie, toute glacée, propice aux patineurs, sur laquelle se cramponnait avec force notre coursier prudent. De temps en temps passaient de chaque côté de la voiture, et filaient devant nous,

les jeunes gens du « côteau », montés sur des patins, qui se hâtaient vers l'église. Ces fils de marins et d'ouvriers étaient sortis de bonne heure, eux aussi, des maisons petites et proprettes, groupées comme des sœurs sur les tufs de la Micarni (1). Elégants et rapides, ils s'en allaient comme des ombres courbées et fuyantes, et l'on n'entendait plus bientôt que le déchirement sec de la glace se brisant sous la morsure de leurs éperons.

Notre cavale n'en était ni plus fringante, ni plus découragée. Elle faisait toujours sauter sur sa croupe, en un rythme monotone, la bande des grelots sonores; elle avançait d'une allure régulière. Cependant, nous passâmes enfin, à notre tour, entre des maisons drues et illuminées, qui semblaient par tous les yeux de leurs

(1) Nom donné par les gens de Berthier (en bas), à ce village d'« emplacitaires », situé sur un coteau, à deux milles à l'ouest de l'église, et composé surtout de navigateurs et d'ouvriers.

fenêtres nous regarder aller au train de la vieille. C'était le « faubourg » de ma paroisse que nous traversions, faubourg indiscret, bâti tout au bord du chemin, peu fréquenté, et que j'aurais pris pour une rue solitaire de Québec, si alors j'avais connu Québec et sa solitude...

***

La cloche fait entendre son dernier appel. Sa voix tremble et nasille dans le vieux clocher trapu qui s'élevait alors sans grâce sur mon église natale. La cloche grêle du vieux clocher trapu avait de l'émotion plein la gorge : elle ne laissait tomber de sa tribune aérienne que des sons étouffés, entrecoupés, aussitôt perdus dans l'air froid de la nuit. Cependant, le peuple, qui l'avait devinée plutôt qu'entendue, sortait des magasins et des maisons voisines et s'empressait vers le temple.

Déjà, et toute la soirée, l'église

avait accueilli de nombreux fidèles. On avait tant hâte d'y voir briller les lampes nouvelles, d'y entendre l'harmonium tout neuf, et il faisait si bon, aussi, se chauffer en égrenant son chapelet autour des deux poêles qui ronflaient à chaque bout de la grande allée.

A vrai dire, l'illumination de mon église natale n'était pas féérique. Les lampes suspendues deux à deux dans la nef, et assez espacées, éclairaient bien d'un jour suffisant les têtes dévotes des priants ; elles faisaient même voir à nos yeux étonnés le petit bâtiment immobile — ex-voto de quelque marin sauvé du naufrage — qui, toutes voiles déployées aux vergues, et peuplé de petits hommes de bois, semblait voguer sans cesse dans l'espace, vers l'entrée du sanctuaire, sur une mer invisible ; mais ces lampes trop rares, impuissantes à chasser toute l'obscurité du temple, laissaient flotter dans la voû-

te l nuage dispersé des ténèbres. Et pourtant, c'était merveille de voir la lumière discrète se répandre en un vaisseau si vaste, et y troubler, sans le dissiper tout à fait, le mystère de la nuit profonde. L'âme prie bien mieux près de la crèche enveloppée d'ombres : elle se souvient plus aisément de l'étable humide et obscure, du mystère nocturne de Bethléem. Il y a trop de lumières, et aujourd'hui trop d'électricité, autour de la paille brillante des crèches de cathédrale...

Oh ! comme elle était simple, nue et pauvre, la grande cage vitrée, au toit pointu, aux barreaux minces, dans laquelle souriait sur la paille le petit enfant, rose, tout habillé de lin et de dentelles !

On l'avait mise, cette crèche fermée et transparente, sur l'autel latéral de droite, à quelques pas de la table sainte, où nous, les petits enfants, nous allions nous agenouiller pour

mieux voir Jésus, et pour en être mieux entendus. Quelques fleurs artificielles et fanées l'entouraient sans ostentation, et de grosses lampes versaient sur le toit de verre leur lumière tranquille.

Nous étions là, les petits, pendant la messe de minuit, groupés autour du « banc d'œuvre », à genoux, debout, assis près des balustres, regardant tour à tour avec tous nos yeux, la crèche, le sanctuaire, la foule, les lustres suspendus, le petit bâtiment aux voiles déployées, le jubé où s'efforçait l'harmonium. Et nous priions aussi avec l'attention sérieuse de grandes personnes ; nous faisions au petit enfant des demandes qui le faisaient sourire. Et nous écoutions chanter les voix qui clamaient la venue du Messie. Il est né le divin Enfant !... Nouvelle agréable !... Les anges dans nos campagnes... Suspendant leur douce harmonie, les cieux étonnés se sont tus...

Tous ces cantiques, et tous ces airs nous étaient depuis longtemps familiers. Mon père qui chantait au lutrin ne pouvait les ignorer ; il les chantait souvent le soir en nous caressant sur ses genoux ; il fit avec ces pieux refrains toute l'éducation musicale de sa famille.

Je n'ai pas gardé le souvenir des détails liturgiques de cette nuit bienheureuse, de toutes les voix qui se firent entendre, de toutes les cérémonies qui se déroulèrent à l'autel. Il ne m'est resté de tout cela qu'un bruit confus d'harmonie, qu'une vision mêlée de rêves imprécis.

A cette longue distance des événements, je présume cependant que l'on dut chanter; cette nuit-là, la messe bordelaise. A Berthier, quand c'était grande fête, on chantait toujours la messe bordelaise ; on priait peu pendant cette messe-là, et l'on prenait plaisir extrême à y entendre haleter les solistes.

Au moment de la communion, après que la clochette eut trois fois appelé les fidèles, M. le Curé distribua longtemps l'hostie blanche et pure, et longtemps le petit Jésus passant de lèvres en lèvres multiplia dans les cœurs son berceau divin. Les bonnes gens, tout recueillis, enveloppés dans leurs lourds habits d'hiver, s'en retournaient à leurs places, pensifs et heureux, comme les bergers de Chanâan après leur première adoration...



Après une deuxième messe, celle de l'aurore, messe plus courte, pendant laquelle les cantiques éclataient plus joyeux et plus distraits, nous revînmes au logis paternel. C'était un peu avant la deuxième heure du jour, et nous allions, plus pressés, dans le vent sec qui brûlait les visages, et sous la clarté toujours scintillante des étoiles.

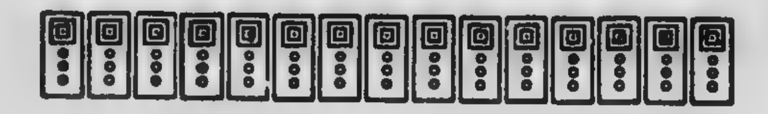
A la maison, un réveillon substantiel, tel qu'on sait l'imaginer dans les cuisines rurales, et qui avait mijoté toute la soirée dans le fourneau patient, attendait les gens de la messe.

La maison était chaude, accueillante, toute pleine du ronflement des bûches d'érables qui se consumaient dans le foyer. Le réveillon substantiel calma les appétits irrités par le long voyage, et il prépara le repos attardé de la nuit.

Cependant, longtemps après que chacun se fut mis au lit, et que tout fut redevenu silencieux, le sommeil hésitait encore à fermer mes paupières. Et dans la tranquillité sombre du dortoir où rêvaient déjà mes grands frères, j'entendais sonner les grelots, je me sentis emporté à la dérive dans la carriole rapide, je regardais clignoter les étoiles, et filer les patineurs, je revoyais le clocher trapu, les lampes suspendues deux à deux par de longues tiges à la voû-

te obscure, le petit bâtiment qui voguait sans cesse, j'écoutais l'harmonium neuf et les airs de Noël, j'apercevais sous une cage de verre éclairée de grosses lampes brillantes, le petit Jésus, tout rose, habillé de lin et de dentelles...

---



## PENSÉES POUR LE 24 JUIN

---

VOICI donc la Saint-Jean-Baptiste qui revient et qui approche. Et cette fête marque le retour de nos joies patriotiques, de nos ferveurs nationales.

Ce jour-là, la gaieté, l'espérance, le bonheur, l'enthousiasme montent de quelques degrés dans l'âme canadienne. Il y a comme une petite fièvre, d'une sorte spéciale et d'une espèce particulière, que ne peut mesurer avec précision le thermomètre des médecins, et qui s'empare, au matin du vingt-quatre juin, de tout Canadien français, le fait plus chaud, plus sensible, plus vibrant ; une petite fièvre qui dure généralement, d'après les moyennes jusqu'ici

enregistrées, vingt-quatre heures. Cette fièvre, des psychologues les moins superficiels l'appellent justement le patriotisme, et l'on voit qu'elle est presque toujours suivie de légers ou graves refroidissements.

De quoi, d'ailleurs, il ne faut ni s'étonner, ni s'alarmer ? L'âme humaine peut-elle donc toujours être ensoleillée, et n'a-t-elle pas, tout comme la grande nature dont elle subit à chaque instant la pénétrante influence, ses jours clairs et ses nuits sombres, ses aurores lumineuses et ses soirs mélancoliques ? Et ne suivons-nous pas un peu, en nos vies tour à tour actives et fatiguées, le mouvement des saisons qui nous vieillissent et nous entraînent ? Et si l'hiver refait au sol les énergies qui préparent la floraison du printemps, et si la nuit rapporte en ses voiles la promesse des aubes blanchissantes, pourquoi ne pas songer aussi que nos joies seront faites plus vives et nos

espérances rendues plus grandes par toutes les tristesses et tous les abattements qui les peuvent suivre ou précéder ?

Donc, il est bon de se réjouir et de faire grande fête le vingt-quatre juin, si peu durable que souvent soit cette joie et si fugitives que paraissent en être parfois les impressions.

Il est excellent que, ce jour-là, on tambourine et l'on claironne autour des drapeaux, que la foule emplisse les routes, encombre les rues, et envahisse les temples. Il est souverainement juste et raisonnable que, pendant ces vingt-quatre heures, à force de processions, de célébrations, de démonstrations et d'ovations, on réveille, excite, soulève et emballe le patriotisme de tous les nôtres. Cela met un peu de variété dans l'existence, cela, malgré tout, produit son bon effet, et cela met beaucoup de grandes pensées dans la vie.

***

Au fait, nous sommes si près de la terre, et si inclinés à tout rapporter à nos mesquins intérêts; et nous nous isolons si volontiers dans notre travail, dans nos ambitions ou dans notre mollesse ; et si volontiers encore, nous devenons de purs égoïstes qui ne s'inquiètent que d'eux-mêmes et de leur bien-être tranquille et facile ! Et alors nous nous attachons si servilement et si exclusivement aux choses très particulières qui nous entourent, et nous concernent ! Il faut bien que de temps à autre on secoue notre torpeur et notre indifférence, et que l'on nous rappelle que nous avons autre chose à faire que de façonner et ordonner pour nous-mêmes nos petites vies personnelles, que chacun se doit à tous, que chacun doit surtout vivre pour faire son pays grand, prospère, respecté, glorieux. Et de penser cela,

et de le méditer fait du bien à l'âme, et l'élève, et déjà la purifie. Cela donne à la vie un sens supérieur, et cela oriente vers de plus nobles desseins l'activité.

Lorsque, le vingt-quatre juin, les ministres, les députés, et tous ceux qui sont à quelque titre des pasteurs de peuples, comme disait Homère, réfléchissent à ces graves devoirs, et regardent vers ces cimes lumineuses où il faut conduire la république, ils sentent en leur âme pénétrer un courage nouveau, et un zèle plus généreux, et ils essaient de hausser leur conscience au niveau de leurs si redoutables responsabilités. Et aussi, quand, le vingt-quatre juin, le laboureur, en habits de fête, promène son regard bon et doux sur les sillons où déjà s'agite et ondule l'herbe des blés verts, et quand il songe que ces champs qu'il cultive avec amour, que cette petite patrie qu'il féconde de ses sueurs est une partie

et comme un morceau de la grande, et que celle-ci n'est belle, et bonne, et prospère que de la grâce, de la beauté, de la richesse dont chacun sait faire resplendir son domaine, cela lui donne l'orgueil de son noble travail, et cela fait passer dans son regard qu'emplit d'ordinaire la seule vision des prés, des labours et des troupeaux une image radieuse, et comme le clair rayon d'un idéal qui l'illumine et l'enflamme. Oh ! la force que nous apporte ce sentiment vivement ressenti que l'on ne travaille plus seulement pour soi et pour sa fortune, mais pour les autres et pour le bien et la gloire de la commune patrie !

Or, ces idées, cette force, ce sentiment, la fête de Saint-Jean-Baptiste les renouvelle chaque année dans nos âmes, dans no. esprits et dans nos volontés. Nos orateurs les doivent rappeler aux foules, et c'est une matière inépuisable à l'éloquence patrio-

tique ; et c'est même tout ce qu'il faut pour la faire sortir de la banalité un peu bavarde où trop souvent elle s'enferme et se répand. Il suffit qu'on médite bien ces choses et qu'on les fasse passer à travers une conviction profonde, éclairée et personnelle. Peu importe, d'ailleurs, qu'il reste encore, mêlée à de si fortes et saines pensées, une phraséologie un peu sonore et retentissante. Les fêtes patriotiques sont toujours tapageuses, et l'éloquence qu'elles provoquent ne peut se dispenser de l'être un peu. Il faut au milieu de ces foules qui viennent entendre parler des grandes choses du pays, il faut jeter de grandes pensées, empennées de périodes aux larges ailes. Cela aussi fait monter l'âme du peuple et lui donne de l'essor.

Je sais bien que beaucoup de gens se moquent un peu des grands discours et de l'éloquence. Volontiers ils appellent cela des phrases ! Ces

gens-là sont très sérieux, très pratiques, s'estiment très équilibrés parce que, d'ordinaire, ils sont très ternes. Ce sont parfois des blasés ou des âmes sèches et impuissantes, et qui se vengent de leur médiocrité en cherchant à discréditer nos plus généreux instincts. Ils oublient que nous sommes français par le sang et par l'âme, que nous sommes donc amoureux des belles paroles ; ils oublient surtout que c'est la parole elle-même qui mène les hommes, et que l'éloquence est la maîtresse du monde. « Prenez tout le reste, disait saint Grégoire à l'empereur Julien, qui imaginait contre les chrétiens la persécution de l'ignorance, prenez tout le reste, mais je mets la main sur l'éloquence ».

Les Canadiens, d'ailleurs, n'ont pas inventé les discours patriotiques. Et ce n'est pas nous qui les premiers avons arrondi sur le moule des rhéteurs les périodes harmonieuses ; et

il y a longtemps qu'on assemble les peuples pour faire entendre à leurs oreilles, au jour des fêtes nationales, des phrases soigneusement peignées, très amples, et extrêmement oratoires. Depuis qu'aux jeux olympiques, où l'on conviait en de communes réjouissances toutes les villes de la Grèce, Isocrate lut son Panégyrique d'Athènes qu'il avait mis dix ans à composer, on n'a jamais pu exagérer le soin qu'il faut apporter à dérouler magnifiquement devant les auditoires des fêtes nationales les éloges de la patrie.

***

D'ailleurs, il n'est pas superflu de chercher à intéresser à nos fêtes du vingt-quatre juin, par tous les moyens légitimes, tous nos compatriotes, ceux de la ville et ceux de la campagne.

On est resté ou devenu très froid et très indifférent, dans beaucoup

de nos centres agricoles, à l'endroit de la Saint-Jean-Baptiste. Cette fête est célébrée surtout dans les villes, et elle passe inaperçue dans un trop grand nombre de nos paroisses rurales. Il ferait si bon pourtant chômer un peu, et fêter le sol natal, quand notre printemps a partout sur lui répandu la vie, quand nos champs sont couverts encore de leurs larges tapis d'émeraude, et sont encore enguirlandés de toutes les fleurs parfumées !

Est-ce une illusion, semblable à toutes celles qui se lèvent en nos âmes à mesure que les années nous éloignent de l'enfance, mais il me semble qu'autrefois, lorsque nous étions petits, le vingt-quatre juin était une date par tous souhaitée et fêtée. C'était au moins petit congé ce jour-là pour les travailleurs de la terre. Et je sais un coin de paroisse où l'on en profitait pour transformer en une large station balnéaire

la plage laurentienne, l'anse ovale et gracieuse, qu'enveloppent dans la caresse de leurs lignes souples les coteaux rouges de Berthier et les plaines vertes, courtes et montantes de Saint-Vallier. C'était donc au bord du fleuve, et dans le fleuve que nous fêtions la Saint-Jean. Ce qui est une façon comme une autre de retremper sa vie et de renouveler son patriotisme : mais nul doute que le Baptiste du Jourdain ne pouvait que l'approuver et la recevoir comme un très délicat et symbolique hommage.

Au surplus, le vingt-quatre juin était alors l'ouverture de la saison des bains. Il eût été dangereux, avant ce jour, de descendre dans l'onde malfaisante, et nos mères, qu'alarmaient toujours nos naïves imprudences, nous exagéraient à merveille tous les maux que nous pouvaient causer ces flots que n'avait pas encore bénis la Saint-Jean.

Mais, une fois venu le jour tant de fois appelé par nos vœux, les eaux du fleuve étaient transformées, elles étaient bonnes, salutaires au baigneur ; le fleuve Saint-Laurent devenait comme une grande fontaine de Jouvence où tous, grands et petits, parents et enfants, allaient se plonger pour y puiser la vigueur de leurs corps et la jeunesse de leur vie.

Et la petite baie de Berthier était donc alors très animée, très vivante, très peuplée. C'était comme une sorte de Biarritz dont les princes et les millionnaires étaient absents. De toutes parts partaient les cris joyeux, les appels frémissants, et les baigneurs faisaient autour d'eux jaillir l'onde bienfaisante. Parfois aussi on enfourchait les chevaux et les bœufs laissés au rivage, et l'on conduisait à la mer ces nobles compagnons de l'homme. Et les cavaliers majestueux s'avançaient bien loin, parmi les vagues grises, et jusque là

où nous, les enfants, nous ne pouvions plus les suivre ; et c'était un spectacle nouveau, très hardi, qui nous donnait les plus complètes émotions. Oh ! les joies non compliquées, et les lointains souvenirs du jeune âge !

Il paraît que tout cela est bien changé aujourd'hui, et que les bains de la Saint-Jean sont passés de mode, et que peu à peu s'effacent de nos traditions ces coutumes qui nous venaient sans doute des côtes normandes ou bretonnes. Le bruit de la mer qui chantait si fort à l'oreille des anciens, ne berce donc plus aujourd'hui dans sa monotone et douce harmonie les âmes dégénérées !

***

Si, d'ailleurs, nous souhaitons que ces traditions revivent, ce n'est pas précisément pour borner à des rites neptuniens notre fête nationale. Ces récréations sont excellentes, elles ne

sont pas vraiment pour la Saint-Jean-Baptiste, telle qu'on la devrait fêter dans nos paroisses, un suffisant programme. Et toutes nos paroisses, d'ailleurs, ne sont pas situées au bord du Saint-Laurent, et tous nos compatriotes ne peuvent donc tremper leurs pieds dans les eaux du roi des fleuves.

On a ouvert, l'an dernier, dans quelques-uns de nos journaux, une sorte de consultation où chacun pouvait donner son avis sur la meilleure manière d'intéresser à notre fête nationale nos populations rurales. Et ceci prouve donc déjà qu'il y a lieu de poser un tel et si étrange problème.

La solution que l'on en peut proposer sera d'autant plus pratique qu'elle sera moins complexe ; et elle sera d'autant plus facile à trouver que l'on n'oubliera pas qu'il faut donner à notre Saint-Jean-Baptiste le double caractère d'une fête reli-

gieuse et d'une fête civile. C'est l'église, et c'est la salle publique qui doivent être le double théâtre de nos solennités patriotiques.

Persuadons d'abord le Canadien des campagnes qu'il doit prendre congé ce jour-là. Invitons-le ensuite à assister à une grand'messe qui sera chantée à neuf ou dix heures, tout comme le dimanche, et rappelons-lui bien au sermon que nos origines nationales sont essentiellement religieuses, que notre histoire est toute pénétrée de christianisme, que nous avons le grave devoir de garder la vertu et la foi des aïeux, et que nous serions coupables du crime de lèse-patrie le jour où nous voudrions nous éloigner du prêtre et de l'autel.

Et puis, organisons pour l'après-midi quelques fêtes publiques où se puissent de nouveau rassembler tous les paroissiens. On a proposé une distribution générale des prix pour toutes les écoles de la paroisse, et

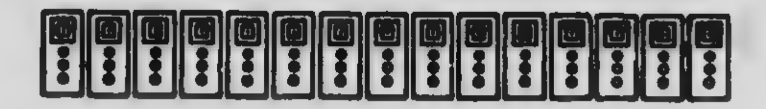
qui serait faite dans l'église elle-même, s'il n'y a pas d'autre salle qui puisse contenir la foule. Notre système d'enseignement est par tant de liens rattaché à l'éducation morale et religieuse, et nous le voulons conserver si canadien et si chrétien, que vraiment nos temples pourraient une fois l'an devenir la grande école du peuple. Et les enfants seraient assurément très honorés de recevoir sur un si large théâtre, et sous le regard de tant de spectateurs, leurs couronnes et leurs récompenses.

Et l'on mêlerait à ces fêtes scolaires des chants canadiens, des récitations patriotiques, des discours chargés d'idées et de conseils, agréables et utiles ; prêtres et laïcs, maires, sénateurs et députés se feraient ce jour-là les instituteurs de la démocratie, et tous rapporteraient de cette dernière classe de l'année les plus salutaires leçons.

Le soir, on souperait en famille

tout comme aux jours les plus gras ; et c'est autour des tables frugales et abondantes que s'achèverait dans la plus délicieuse intimité notre éducation nationale.

---



## TABLE DES MATIERES



